
PREMIÈRE ANNÉE. — N° 28. Jeudi 15 Octobre 1908.



LE SHAKO RÉCALCITRANT



Gourdiflot se prépare à sortir en ville, il a endossé son bel uniforme et, bien brossé, astiqué et pomponné, il se coiffe de son shako au majestueux plumet rouge. Gourdiflot songe qu'ainsi paré il ne peut manquer de faire sensation.



Il s'en allait donc, imposant et fier quand un violent coup de vent lui enleva soudain son couvre-chef. Gourdiflot, malgré tous ses efforts, ne put le rattraper au vol, et le shako roula à terre emporté par le vent.



Gourdiflot se mit à la poursuite du fugitif qui roulait à une vitesse vertigineuse...



... et parvint enfin à rattraper son shako, après une course effrénée.



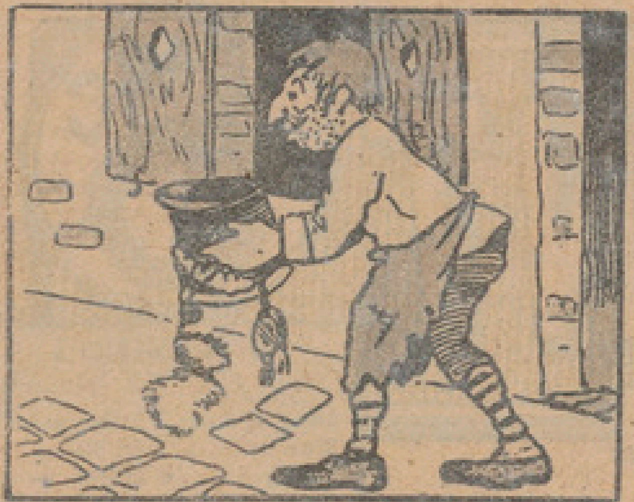
Le pauvre navré de voir a vait été légé magé. dans moins, il sur sa tête

Gourdiflot fut très que son plumet ressent endom- le coup. Néan- remit son shako avec satisfaction

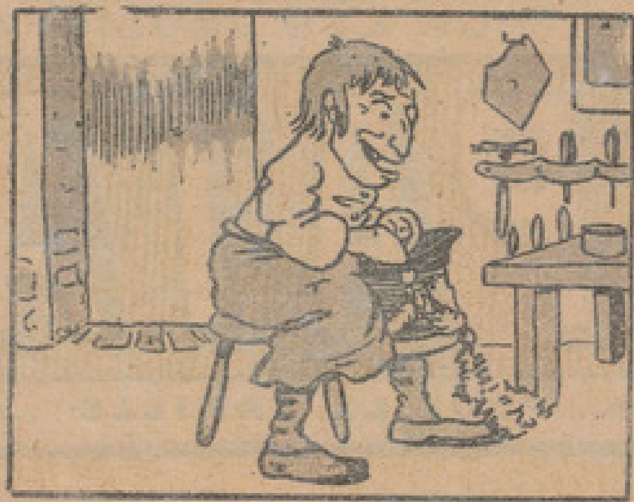


Mais à peine avait-il fait dix pas qu'un coup de vent, plus violent encore que le premier, lui enleva de nouveau sa coiffure. Furieux, cette fois, Gourdiflot courut après son couvre-chef, qui disparut au tournant d'une rue. (*Voir la suite page 2.*)

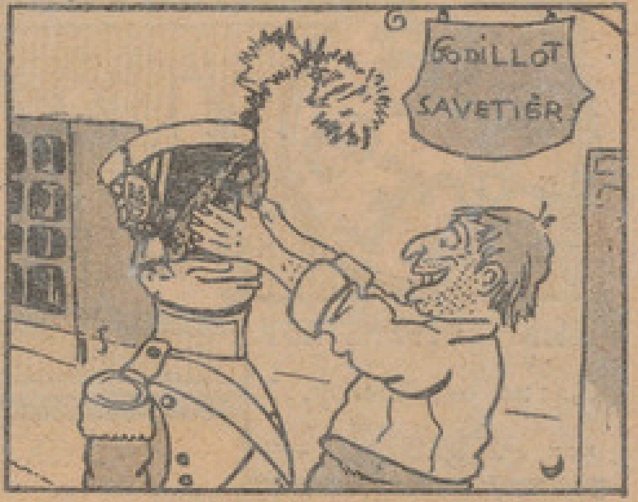
LE SHAKO RÉCALCITRANT *(Suite).*



Le père Godillot, le savetier, vit venir à lui le shako et l'arrêta au passage. « Tiens, se dit-il, son propriétaire doit courir après et ne doit pas être loin. Je vais lui jouer un tour à ma façon. »



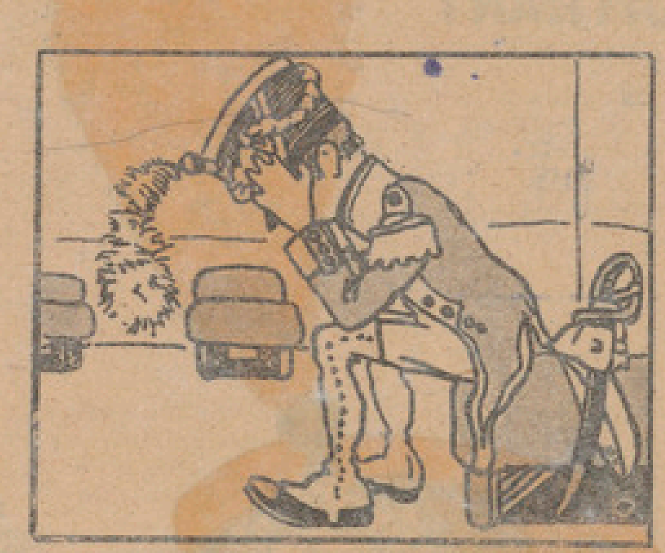
Rentrant dans son échoppe, le savetier se livra à une petite opération mystérieuse sur le shako de Gourdiflot.



Et quand celui-ci passa tout essoufflé devant la boutique de Godillot, celui-ci lui cria : « Eh! là-bas, militaire ! c'est votre shako que vous cherchez ? Tenez, je l'ai arrêté au passage, le voilà. Laissez-moi vous l'enfoncer sur la tête... là, comme cela, je vous promets qu'il ne s'envolera plus. »



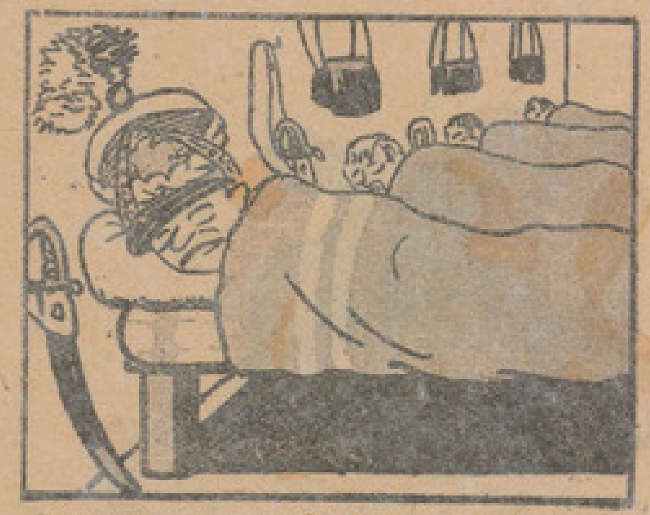
Gourdiflot remercia le complaisant savetier et continua sa promenade, puis rentra au quartier et sans avoir été obligé de recourir après son shako, qui n'avait pas bougé malgré le vent qui soufflait toujours avec violence.



Dès qu'il fut rentré, Gourdiflot voulut retirer son shako, mais il ne put parvenir à l'enlever de sur sa tête. « Tiens ! ça c'est très drôle, se dit-il : tout à l'heure il ne voulait pas tenir, et maintenant je ne peux plus le défaire. »



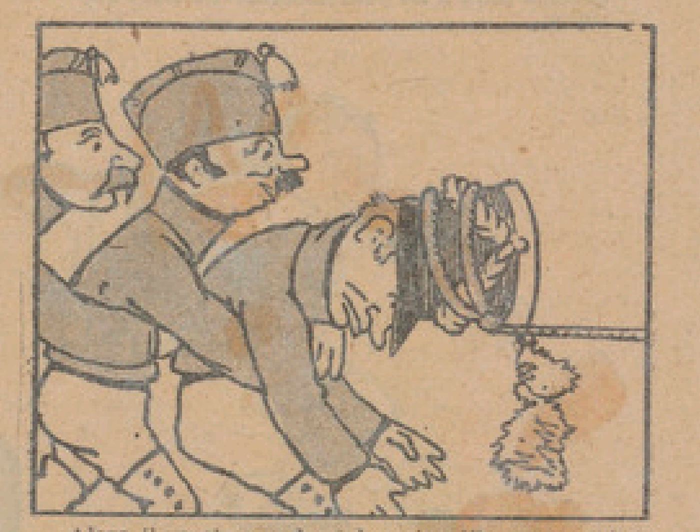
Gourdiflot essaya encore de l'enlever, mais en vain. Il s'adressa donc à un camarade qui, malgré ses efforts, n'y réussit pas davantage. « Ça, c'est curieux, se dit l'infortuné Gourdiflot, qu'est-ce que cela veut dire? »



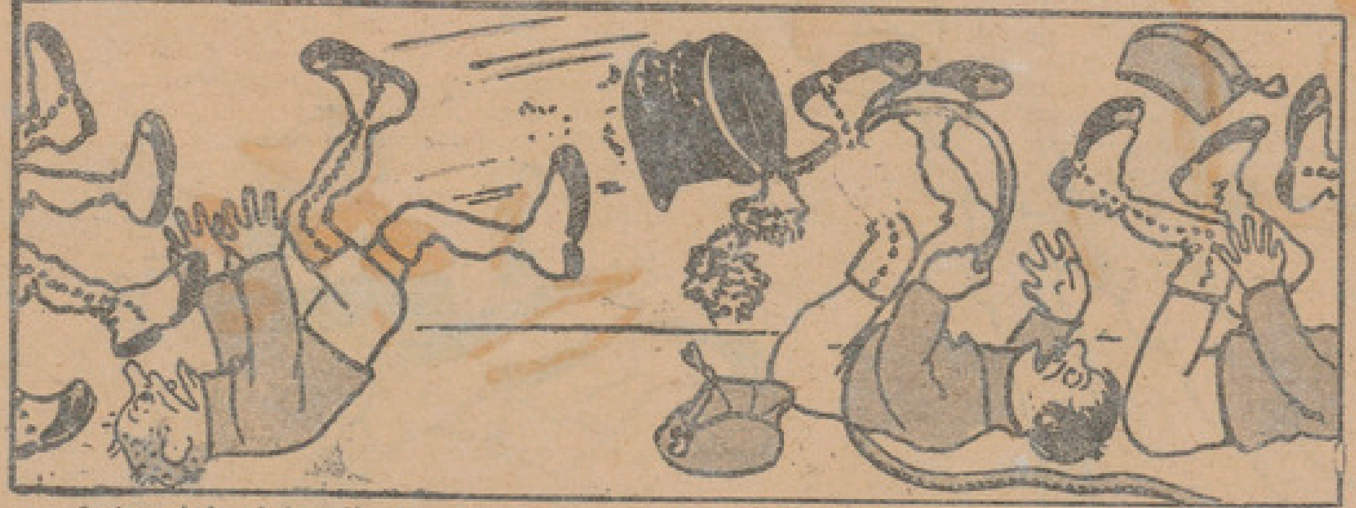
Le soir venu, il fut obligé de se coucher avec son couvre-chef. « Je n'y comprends rien, murmura-t-il, en se mettant au lit ; mon shako n'est pourtant pas ensorcelé ! Faudra bien tout de même que je parvienne à le retirer ! » Il s'endormit tant bien que mal, gêné par cette encombrante coiffure.



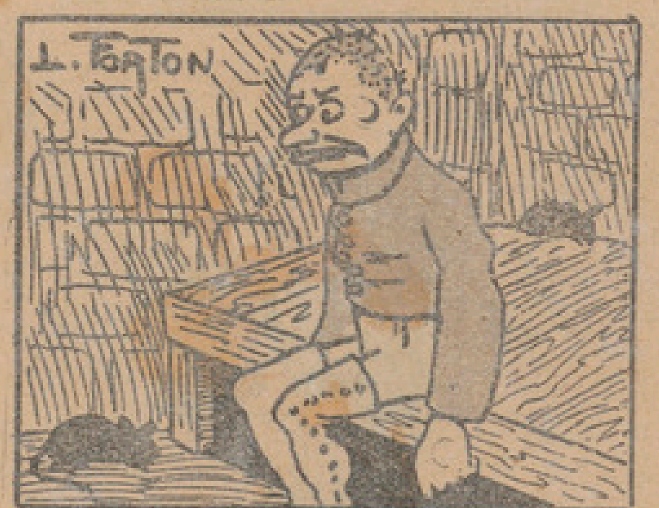
Le lendemain matin, Gourdiflot confia son cas au sergent : « Comment, mille millions de badernes ! tu ne peux pas retirer ton shako, fiston ? lui répondit le gregnard ; j'vais bien te t'enlever, moi ! Viens ici ! » Mais, peine inutile : le sergent ne parvint point à faire bouger le récalcitrant couvre-chef.



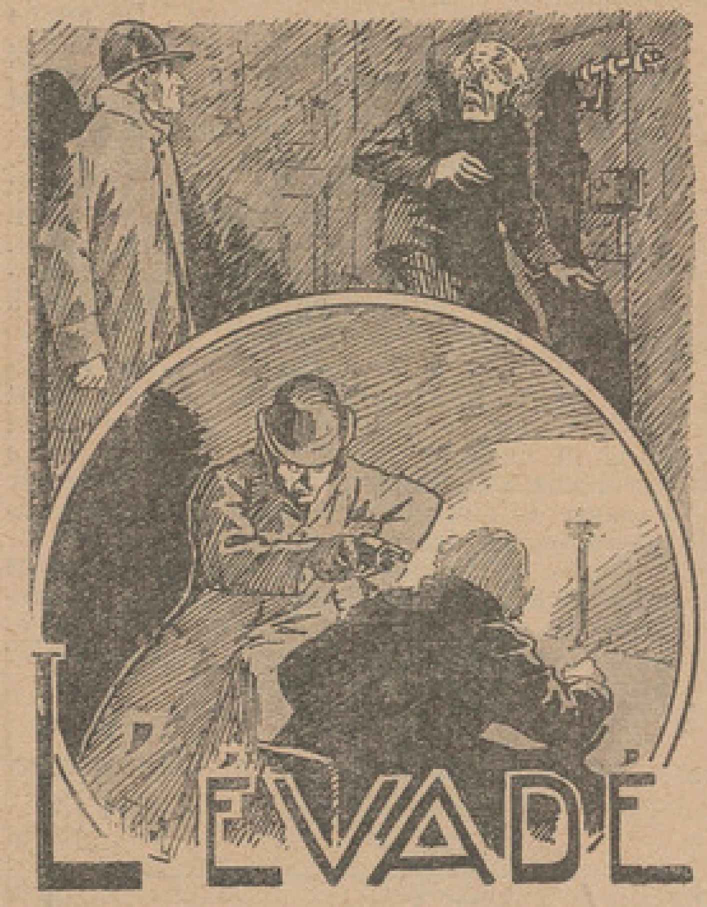
Alors il appela une demi-douzaine d'hommes qui se trouvaient là et une corde à fourrage fut passée autour du shako, trois hommes saisirent Gourdiflot pour le tenir, pendant que les autres s'emparèrent de la corde. « Allons-y ! là! oh! hisse ! » Tous tirèrent ensemble chacun de leur côté et...



... finalement le shako céda. La violence de la secousse fit rouler tout le monde, les quatre fers en l'air, tandis que le malheureux Gourdiflot poussait des hurlements épouvantables. Le shako avait cédé, mais l'infortuné avait eu la moitié de ses cheveux enlevés en même temps, car le trop complaisant savetier avait mis de la poix dans le shako. Pas étonnant qu'il tint si bien !



Par-dessus le marché, Gourdiflot fut mis à la salle de police, à cause de sa coiffure qui n'était plus réglementaire. En effet, le malheureux ressemblait à un chien galeux, la poix avait enlevé les cheveux par plaques, et Gourdiflot dut attendre pour sortir de la salle de police que ses cheveux fussent complètement repoussés.



Le vieux Slater avait passé la soixantaine, c'était un homme de taille moyenne, à l'œil perçant, la bouche dure, et aux cheveux blancs comme neige.

Il exerçait plusieurs métiers dans le village qu'il habitait : il était à la fois marchand de gibier, courtier en grains et usurier.

Par une soirée d'hiver, Slater était assis au coin de son feu dans le petit cottage qu'il habitait. Près de lui, sur une table se trouvaient sa pipe, une bouteille de brandy et un journal. Ayant rempli son verre et allumé sa pipe, le vieillard se plongea dans la lecture des faits divers. Soudain, Slater fronça les sourcils, il poussa un juron formidable et demeura tout pensif. Voici ce qu'il venait de lire :

AUDACIEUSE ÉVASION

« Trois prisonniers réussirent à s'échapper de la prison de Redhill hier matin. Les gardiens se mirent immédiatement à leur poursuite et rejoignirent bientôt les fugitifs, les menaçant de faire feu s'ils ne s'arrêtaient pas. L'ordre n'ayant pas été écouté, les gardiens tirèrent plusieurs coups de fusil. Un des fugitifs tomba raide-mort, un autre fut grièvement blessé et repris. Le troisième prisonnier, nommé Georges Smith, continua sa course et, malgré de nombreux coups de feu, parvint à se mettre hors d'atteinte. Il fut poursuivi jusqu'à la tombée de la nuit, et jusqu'ici on n'est pas encore parvenu à l'arrêter. Georges Smith est, on s'en souvient, l'homme qui fut condamné à mort il y a quelques années pour avoir assassiné le garde-chasse de Bedford, et dont la peine avait été commuée en raison du doute qui planait sur cette mystérieuse affaire. La cartouche trouvée près du cadavre n'étant pas du même calibre que le fusil de l'accusé.

« Georges Smith est un criminel audacieux et un danger constant pour la sécurité publique tant qu'il sera en liberté. »

Slater fixa son regard sur cette dernière phrase : Georges Smith en liberté ! Depuis combien de temps s'était-il échappé ?

Le journal disait « hier matin ». Cela signifiait le vendredi matin, et on était au dimanche soir. Smith était donc en liberté depuis presque trois jours. Il ne put s'empêcher de frissonner en y pensant.

« En ce moment même, songea-t-il, Georges Smith, est, ou repris, ou certainement en route pour venir ici. »

Le vieux Slater était, à cette pensée, devenu pâle comme la mort ; il jeta un regard sur le fusil suspendu au-dessus de la cheminée, cela le rassura un peu, car le fusil était constamment chargé.

Il se leva et commença à siffler pour éloigner de lui les pensées qui à cet instant hantaient son cerveau, mais il dut s'arrêter aussitôt, repris par une sorte de peur qu'il lui était impossible de maîtriser.

— Pourquoi ne l'a-t-on pas pendu ! dit-il tout haut. Je n'aurais jamais été inquiété comme je le suis en ce moment ! Si on parvient à le rattraper et qu'on le pende à présent, ce sera une bonne chose, car je ne serai jamais tranquille tant que Georges Smith sera en vie.

Le vieux Slater ouvrit sa porte pendant un instant, vit la lune qui jetait sa clarté sur la neige, mais aucun être vivant ne se montrait dans la campagne déserte. Jamais il ne s'était senti si seul. Il referma la porte, tourna la lourde clef et tira les deux verrous. Il était encore en train de pousser celui du bas quand il entendit soudain un léger bruit derrière lui : il se retourna et se trouva face à face avec... Georges Smith, qui, depuis quelques instants déjà, s'était introduit dans la maison à l'insu de Slater. Son ennemi l'avait découvert.

Le vieillard s'attendait à recevoir du fugitif un coup de couteau entre les deux épaules, mais il sentit, à la place, une main se poser légèrement sur son bras. Slater tressaillit et regarda l'homme qui était devant lui.

— Vous ne vous attendiez guère à me voir de si tôt ? dit Georges Smith. Allons, conduisez-moi près du feu, nous avons à causer.

Le vieux Slater montra le chemin sans dire un mot, se dirigea tranquillement jusqu'à la cheminée et, d'un bond, sauta sur son fusil. Il ne put l'atteindre ; le canon d'un revolver vint lui glacer l'oreille.

— Vieil imbécile ! murmura Smith, vous croyiez donc que j'étais revenu sans arme ?

« Asseyez-vous sur cette chaise et tenez-vous tranquille, ou je vous brûle la cervelle.

Slater obéit.

— Je me demande comment il se fait que... que vous avez eu l'audace de venir jusqu'ici ? bégaya-t-il.

— Ah ! cela vous étonne, n'est-ce pas ? Vous ne vous attendiez pas certes à ma visite. Vous devinez pourtant pourquoi je suis venu. Allons, ne faites pas l'ignorant, vous le savez... vous le savez ?

Le prisonnier s'était assis sur la table de la cuisine et regardait fixement le vieillard qui tremblait dans sa chaise.

Il portait un long pardessus sur des vêtements en haillons.

Le vieux Slater le fixait avec un regard rempli de crainte et d'effroi, s'étonnant de voir Smith dans cet accoutrement.

Celui-ci devina sa pensée :

— Ça vous étonne de me voir ainsi vêtu ? Je n'allais pourtant pas garder ma tenue de prisonnier pour risquer de me faire prendre à chaque instant, et, comme vous le voyez, je me suis transformé. Où croyez-vous que j'ai pris ces haillons ? Sur un épouvantail, dans un champ, tout simplement. Cela vous étonne, c'est pourtant l'exacte vérité. Quant au pardessus et au revolver, je me les suis procurés en pénétrant adroitement dans une maison avant de venir ici. Mais, au fait, cela ne vous intéresse pas. L'essentiel, c'est que je vous ai retrouvé, vieux bandit, — entendez-vous ?

Slater tressaillit et devint plus pâle.

— Et maintenant, savez-vous pourquoi je suis venu ici ? ajouta Smith.

Slater fit un effort.

— Pour... pour me tuer, murmura-t-il, comme un homme à moitié mort.

— Cela dépend de vous, dit le prisonnier en agitant son arme.

— Qu'exigez-vous que je fasse ?

— Avouer.

— Avouer quoi ? murmura Slater.

— Que vous avez fait un faux témoignage et que vous m'avez accusé injustement devant la cour d'assises.

Le vieillard poussa un profond soupir et, sortant un large mouchoir à carreaux rouges, il essuya la sueur qui perlait sur son visage. Pendant ce temps le prisonnier avait pris de quoi écrire sur une étagère et avait placé la plume et l'encrier sur la table à côté de la bouteille de brandy et du pot à tabac.

— Approchez-vous de la table, dit Smith.

Slater obéit.

— Maintenant, prenez votre plume et écrivez ce que je vais vous dicter. Et faites bien attention d'écrire mot à mot ce que je vais vous dire, sans quoi vous êtes un homme mort.

Slater trempa sa plume dans l'encre.

Après tout, ce qu'il était sur le point d'avouer allait être écrit sous menaces, et personne n'attacherait d'importance aux déclarations ainsi obtenues. Il se pencha sur la feuille de papier.

« Moi, William Slater, commença Smith, jure et déclare devant Dieu tout-puissant, » — devant Dieu tout-puissant, est-ce écrit ? — « que moi, William Slater, ai fait un faux témoignage contre mon voisin Georges Smith, lors de son jugement devant les assises de Bedford, le 16 mai 1882. Il est vrai que j'ai vu Georges Smith et Peter Wilson, le garde-chasse de M. Hamilton, dans le bois de Melbury, dans la nuit du 12 février de la même année.

« Il est vrai que j'avais donné rendez-vous à Wilson, ainsi que l'a affirmé sa femme dans sa déposition. Il n'est pas vrai que j'aie entendu un coup de feu et entendu Wilson crier : « Georges Smith ! » en arrivant dans le bois. Cette déclaration a été inventée de toutes pièces par moi. La seule vérité est... »

— Mais je vais un peu trop vite, interrompit Georges Smith. Où en êtes-vous ?

— Inventée de toutes pièces par moi, répéta le vieux Slater d'une voix tremblante.

— Bien, continuez, ajouta Smith, levant son revolver sous le nez du vieillard.

— « La seule vérité est que c'est moi, William Slater, qui ai tué Peter Wilson de ma propre main. »

Slater jeta sa plume.

— C'est un mensonge ! s'écria-t-il, je ne l'ai pas fait, je ne l'écrirai pas !

Le revolver s'approcha de sa figure.

— Vous préférez mourir dans votre chaise ?

— Oui.

— Je vous accorde une minute.

Le prisonnier prit la pendule qui se trouvait sur la cheminée et la plaça sur la table [illegible] que tous les deux puissent voir le ca-[illegible]

[illegible]otre minute commence maintenant, dit-il. Attention !

Slater ne bougea pas.

Cinq, dix, quinze, vingt secondes passèrent. Alors Slater prit la plume :

— Allez-y ! grogna-t-il.

« J'écrirai tous les mensonges que vous voudrez, mais cela ne vous servira à rien, personne n'en croira un mot.

Cependant la sueur coulait sur le visage du vieillard, tandis qu'il écrivait d'une main tremblante ce que lui dictait Smith.

— « La seule vérité est que c'est moi, William Slater, qui ai tué Peter Wilson de ma propre main. J'expliquerai plus tard les circonstances qui m'ont poussé à le tuer. Quand il fut tombé, j'entendis un cri et quelqu'un courir. Je me cachai derrière un arbre et je vis Georges Smith, le braconnier, trébucher contre le corps du garde. Son fusil partit en l'air et, lorsqu'il essaya de se relever, je vis qu'il ne pouvait pas, s'étant donné une entorse à la cheville dans sa chute.

« Il ne me vit pas. Je m'éloignai et fis ma fausse déclaration.

« Georges Smith fut pris au moment où il sortait du bois se traînant sur ses mains et sur ses genoux, ses vêtements remplis de sang et son fusil déchargé.

« Je l'ai accusé pour l'empêcher de m'accuser lui-même. Ceci est la vérité, toute la vérité. »

Smith s'arrêta un instant. Slater finit d'écrire et regarda ensuite le prisonnier.

— Comment... comment avez-vous su? demanda-t-il en baissant la voix.

— Cela ne vous regarde pas, vieux criminel, répondit Smith. Mais, comme preuve de ce que je dis, le fusil avec lequel a été tiré la cartouche, qui m'a sauvé la vie, sera retrouvé.

« A présent, ajouta-t-il, terminez vous-même la phrase.

— Quoi ? cria Slater.

— Ecrivez l'endroit où est le fusil, vous le savez, et signez votre nom.

— Mais je ne sais pas.

— Vous le savez.

— Je l'ai vendu.

— Ce n'est pas vrai, vous l'avez caché quelque part, je vois cela sur votre figure. Ecrivez ou montrez-moi l'endroit, et si vous m'avez dit un mensonge...

Le revolver s'approcha de la tête du vieillard.

— Allons, écrivez la vérité et signez!

« Peut-être qu'ils ne voudront pas pendre un vieillard comme vous, mais par Dieu! je n'hésiterai pas un seul instant à vous tuer si vous n'écrivez pas la vérité!

Soudain, Smith sauta légèrement en bas de la table et resta debout au milieu de la pièce pour écouter.

Slater le vit et écouta aussi. Un bruit se fit entendre au dehors, un bruit de voix.

La poignée de la porte tourna, mais celle-ci résista, Slater l'ayant lui-même fermée à clef et ayant tiré les verrous.

Alors quelqu'un frappa à plusieurs reprises à la porte avec le marteau.

— Qui est là ? cria Slater, tout tremblant en se levant.

— La police ! Ouvrez ou nous enfonçons la porte!

Il n'y eut pas de réponse. Smith regardait la porte. Subitement il se retourna et vit Slater qui allait jeter sa confession écrite dans le feu.

Le prisonnier la saisit avant qu'elle ne tombât dans la flamme, et de l'autre main repoussa le vieillard dans sa chaise.

— Terminez-la, dit-il vivement, ou vous êtes un homme mort! Un de nous deux ici doit être pendu.

« Allons, où est le fusil ?

« Allons, vite, sous le plancher ? De quelle chambre? Allons, allons! Ah! de votre chambre à coucher? Bien! signez votre nom!

Pendant ce temps, les coups se répétaient sur la porte, et bientôt un craquement assourdissant se fit entendre : la serrure avait cédé.

— Signez! cria Smith. Le canon froid du revolver se pressa sur la tempe du vieillard. Il signa son nom et tomba en avant évanoui.

Georges Smith prit le papier, le plia, s'avança vers la porte et en souriant l'ouvrit à ceux qui venaient pour l'arrêter.

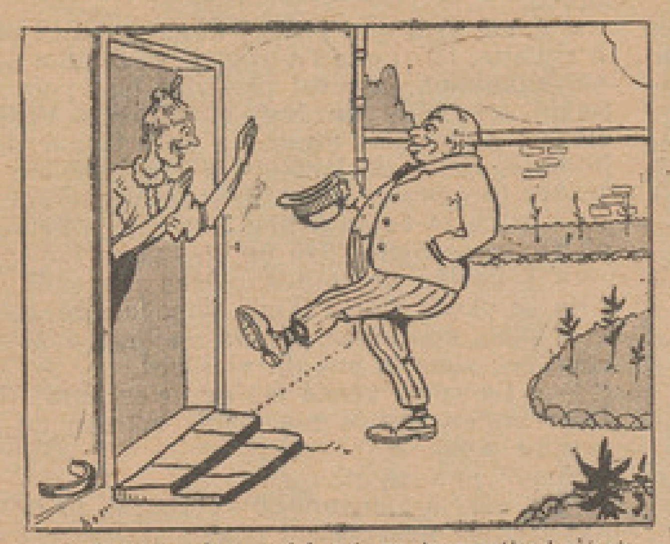
. . . .

Quelques jours plus tard, le fusil ayant servi à tuer le garde-chasse fut découvert dans la cachette indiquée par Slater; une cartouche pareille à celle trouvée contre le cadavre de l'infortuné Wilson se trouvait encore dans un des canons.

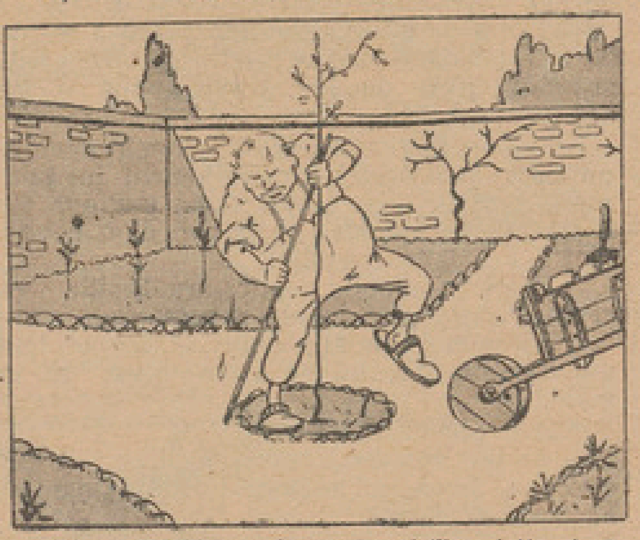
Tombé subitement malade et sur le point de mourir, le vieux Slater déclara avoir confirmé la vérité sous la dictée de Smith et avoua son crime pour lequel le braconnier avait été injustement condamné.

FORTUNIO.

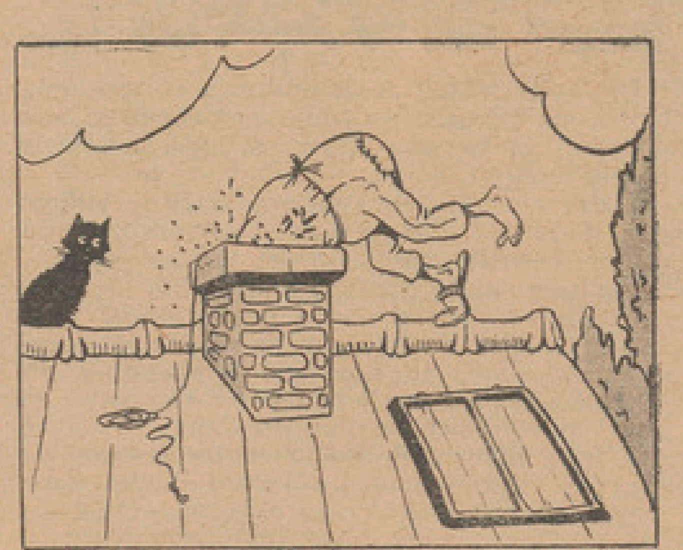
UNE BONNE JOURNÉE



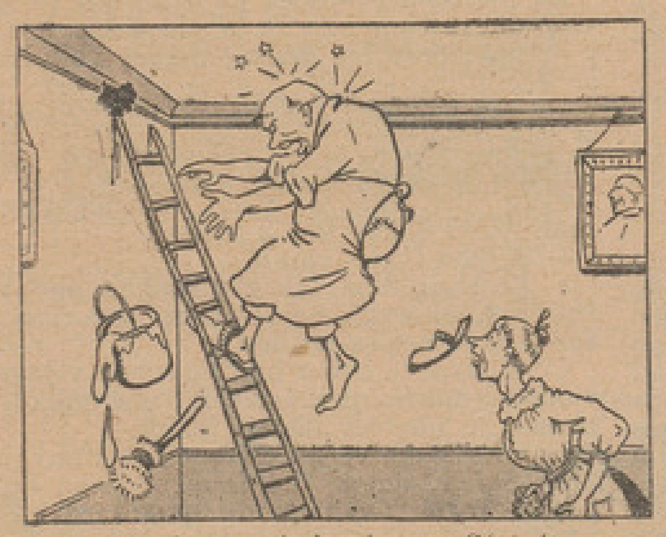
« Un jour de congé ! oui, un jour entier ! s'écria M. Côme Tardigrade en abordant sa gracieuse jeune femme au seuil de leur « villa ». Oh! comme je vais me reposer de ce sale bureau et jouir du soleil, de la verdure et de la liberté ! »



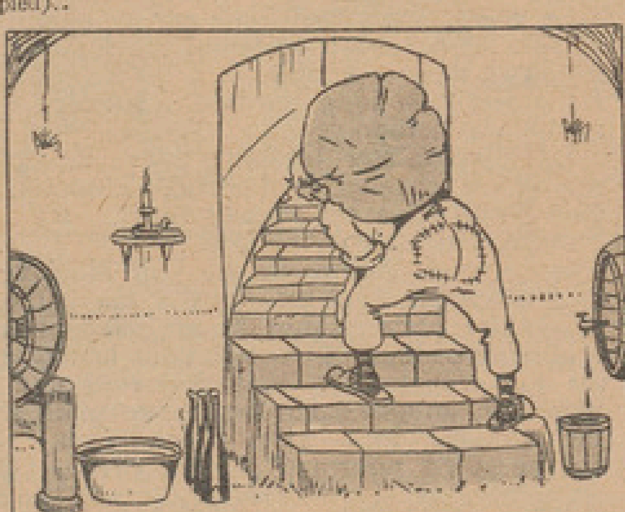
Sur ce, M. Côme endossa une vieille culotte et se chaussa de savates. Il s'en fut au jardin, où L'ARBRE ne lui parut pas assez solidement lié à son tuteur. Bien d'autres petites choses réclamant ses soins paternels, il travailla d'arrache-pied (ou plutôt de plante-pied)..



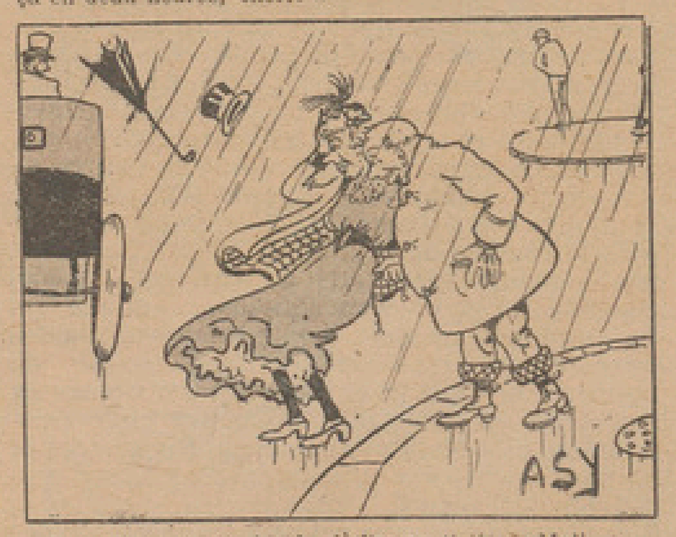
... quelques heures. A ce moment s'éleva la voix pure de Mme Gémonie Tardigrade. « Côme! disait cette voix, si tu profitais de ton congé pour visiter la cheminée qui ne tire pas bien? Ça nous gagnerait une journée de fumiste de cent sous. Tu peux faire ça en deux heures, chéri! »



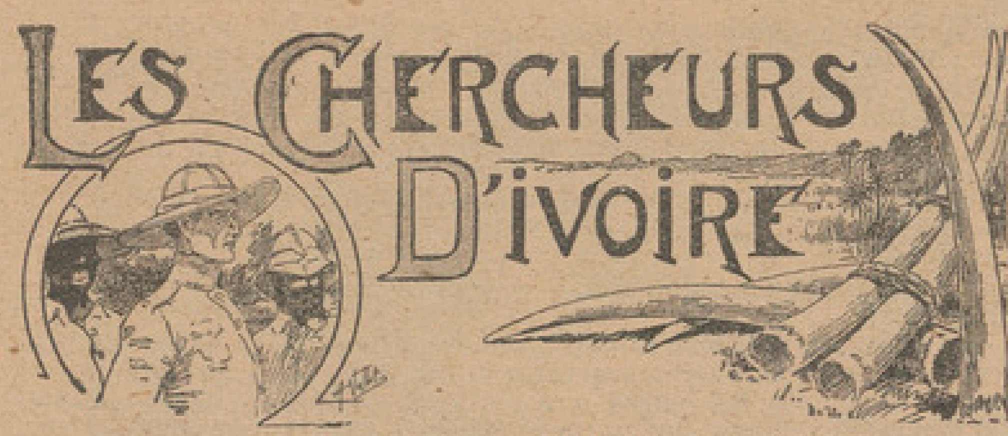
La cheminée arrangée, la mignonne Gémonie constata que les appartements étaient bien sales. « Si tu les lavais, chéri? Tu pourrais aussi donner un petit coup de peinture aux corniches... c'est l'économie d'une journée de peintre. »



Ensuite, comme il n'y avait plus de charbon, Côme en alla quérir à la cave, et en profita pour mettre le vin en bouteilles (40 sous d'économie, au moins...) après quoi il nettoya la cave et coupa du bois.



Le soir venu, on décida d'aller au théâtre. Malheureusement il ne restait plus un strapontin. La pluie tomba, les fiacres ne voulurent rien savoir. M. Tardigrade perdit sa montre et on revint à la gare à pied en se disputant. Ainsi finit cette belle journée!



GRAND ROMAN D'AVENTURES INÉDIT

par DANIEL HERVEY

XIX

(Suite.)

Le surlendemain matin, Harley, renseigné par des reconnaissances adroitement faites pendant la nuit, annonça :

— L'ennemi, en trois bandes, est campé au sud, à l'ouest et à l'est, dans la forêt. Le nord est borné par la rivière, impossible à traverser sans embarcations... Le groupe à l'ouest est de beaucoup le plus fort, et c'est celui qui comprend les Européens... A l'est, le camp est plein de blessés et offrirait peu de résistance à forcer...

Comme il se taisait, le docteur Pitache suggéra :

— C'est sans doute de ce côté que nous nous dirigerons ?

Harley sourit.

— Que nous feindrons de nous diriger, mais en réalité, nous fondrons sur le groupe principal.

Durlot, Jeddy, Collin et Audet approuvèrent.

— Evidemment, c'est ceux-là qu'il faut écraser !

— D'autant plus, continua Harley, qu'il est peu probable que le camp de l'est vienne à leur secours.

— Et celui du sud ?

— Il est peu nombreux, et si nous parvenons à jeter le désordre dans l'armée principale, il est probable que ces gens se retireront.

Durlot acquiesçait.

— Le tout est de bien persuader au camp central que c'est à leurs camarades que nous en voulons...

Harley désigna l'horizon.

— Avant que le soleil soit levé, une partie des nôtres gagnera ces rochers là-bas et s'y cachera ; puis, au jour, nous filerons droit sur la forêt au nord-est... Là, dès que nous serons sous le couvert des arbres, nous obliquerons et ferons notre jonction... Ensuite, nous avancerons sur le camp anglais aussi vite que nous pourrons...

Jeddy, qui avait été en reconnaissance la nuit précédente, hocha la tête.

— C'est très bien combiné, capitaine, mais je souhaite pour nous que la rencontre avec l'ennemi se fasse avant le défilé de roches que nous sommes obligés de traverser pour les rejoindre, sans quoi, ce sera dur de nous battre là... entre deux murs, pour ainsi dire.

Victor s'écria joyeusement :

— Eh bien, tant mieux, personne ne pourra reculer !...

Jeddy sourit.

— Ah ! cela, c'est vrai !... On refoulera les autres où l'on tombera !...

— Alors, demanda Durlot, nous ne bougeons encore pas aujourd'hui ?

— Non, répondit Vallençais. Mais demain, que tous les combattants soient prêts à partir avant le jour.

Durant l'après-midi, Harley s'approcha de Victor Collin qui aiguisait soigneusement son coutelas, fortement ébréché.

— Piètre arme, mon pauvre garçon.

— Victor se récria :

— Excellente, capitaine !... Oh ! soyez tranquille, elle fera encore tomber des têtes !...

— Une soudaine idée traversa l'esprit de Vallençais. Il tira de sa poitrine le poignard dans le manche duquel était incrustée la Pierre de Lune.

— Tiens, dit-il, prends cette arme, elle peut te rendre service, la lame est d'une solidité à toute épreuve.

Victor ne connaissait point la légende attachée à ce poignard, mais il eut néanmoins une surprise et une émotion.

— Le couteau de Mlle Sol ?... Oh ! non, non, capitaine, il ne faut pas vous en séparer !... Cela lui aurait fait de la peine, vous savez !...

Mais Vallençais insista du ton bref et despotique auquel le jeune homme ne savait pas résister :

— Prends, je te dis ! Et sache t'en servir à propos... Tu me le rendras plus tard, si nous sommes encore en vie...

Collin glissa lentement le poignard dans sa ceinture.

— Il faut bien vous obéir, capitaine, murmura-t-il. Mais, je vous assure que ce prêt-là, ça ne me fait pas plaisir !...

XX

SUPRÊME COMBAT. — LA MORT OU LA VICTOIRE

Tout s'était accompli selon les prescriptions d'Harley Vallençais. La troupe vaillante, alerte, de bonne mine et bien armée, avait traversé rapidement la plaine dénudée par l'incendie, et elle s'était enfoncée sous bois dans la direction de l'est. Ensuite, elle avait brusquement fait volte-face et s'avançait aussi vite qu'il était possible vers le poste principal de l'armée ennemie.

— Voici le défilé dangereux ! annonça Jeddy.

Un mur de roches s'était soudain élevé sous bois, au milieu duquel était une percée naturelle, une sorte de long couloir d'inégale largeur, mais où rarement deux hommes pouvaient passer de front.

— Une vraie souricière ! remarqua Durlot.

Harley hésita un instant, puis fit un geste.

— Au pas gymnastique !... Et le moins de bruit possible... La carabine prête... Au bout du chemin, il y a peut-être une surprise.

Silencieux, agiles et souples, car ils sentaient la mort autour d'eux, noirs et Européens s'élancèrent intrépidement dans le couloir dangereux...

Ils apercevaient déjà la sortie, l'espace libre... Ils commençaient à respirer... Après tout, l'ennemi n'avait probablement point éventé leur marche et ils sortiraient sans combat du perfide passage...

Mais, comme ils parvenaient au but, une clameur effroyable emplit l'air ; poussant leur sauvage cri de guerre, deux cents Massaïs s'élançaient, brandissant leurs sagaies meurtrières.

Deux Ouraniens et un Somali tombèrent sans avoir pu faire usage de leurs armes.

Cependant, Durlot s'était précipité.

— Déployez-vous en éventail ! hurla-t-il, son ordre immédiatement répété par Barao.

Les noirs grimpèrent sur les roches et commencèrent leur tir.

Leur riposte si prompte arrêta l'élan des Massaïs qui reculèrent.

— A la charge ! cria Harley, fonçant en avant en tirant les six coups de ses deux revolvers et semant la mort sur son passage.

Durant un instant, ils purent croire l'ennemi en fuite et en profitèrent pour se rassembler et achever de sortir du défilé. On avait quatre morts, mais par bonheur aucun blessé, car il aurait fallu abandonner ceux-ci.

Cependant, ils ne tardèrent pas à apercevoir une troupe serrée qui se portait vivement à leur rencontre.

— Escaladons les rochers ! commanda Harley. De là-haut, nous les dominerons.

En quelques minutes, tous étaient rendus au sommet, chacun s'abritant le mieux possible, tout en conservant la faculté de tirer sur les assaillants.

— Capitaine, il y a des Blancs à leur tête ! s'écria Victor Collin.

Harley eut un soupir de satisfaction.

— Enfin, on va pouvoir se mesurer avec ceux-là !...

Une volée de flèches tomba autour d'eux avec un sifflement aigu, mais sans atteindre personne.

Puis, tout à coup, une masse de noirs surgit du bois et prit la course, pour escalader à son tour les roches.

Une fusillade nourrie répondit à cette téméraire entreprise, couchant bon nombre d'hommes ; mais cela n'arrêtait pas l'élan des autres qui semblaient se multiplier à mesure que l'on en tuait.

Collin échangea un coup d'œil avec Harley près de qui il se tenait.

— On aura du mal, capitaine !...

Au même instant, Garino s'écria d'une voix étouffée :

— Le voilà !... Tenez, M. Calwers !...

Et il tira précipitamment sur l'agent anglais. Mais le coup ne l'atteignit point et l'homme disparut aussitôt derrière un rocher.

— A toi ! cria Harley avec angoisse.

Collin bondit en arrière. Un colossal nègre venait de surgir devant lui, la hachette levée. Son bras retomba dans le vide, grâce au geste prompt du jeune marin, et celui-ci, levant son poignard, le plongea jusqu'à la garde, dans la poitrine de l'homme qui gémit, grinça des dents et s'affaissa.

— Fameuse, l'arme de mamselle Camille !

Au même instant, le choc d'une massue sur son crâne le renversait : deux nègres l'assaillaient. Heureusement, Harley veillait. Tandis que le Massaï qui avait porté le coup se redressait et que l'autre levait sa hachette pour achever Collin, Harley enfonçait son coutelas dans le ventre du premier et, tenant son revolver de la main gauche, tirait à bout portant dans l'oreille du second.

En un instant, il fut couvert du sang de ses deux victimes qu'il repoussa comme elles allaient tomber sur lui. Encore vivant, le Massaï éventré essayait vainement de faire usage de son couteau ; sa main trop faible retomba.

Collin se relevait.

— Par bonheur, je suis Breton, j'ai la tête dure ! dit-il en souriant, encore étourdi.

Vallençais, redressé, jetait un vif coup d'œil autour et au-dessous de lui.

La bataille était acharnée. Et, bien qu'il ne parût pas que la courageuse petite troupe eût le dessous, la multitude des ennemis faisait craindre la défaite.

Coup sur coup, précipitamment, Vallençais vidait sa carabine à

répétition, ne manquant jamais son but et faisant dégringoler les assaillants les plus audacieux.

Les Somalis avaient peu à peu regagné les roches les plus hautes et s'y tenaient comme dans une forteresse, abattant tout ce qui essayait de les joindre.

Plus disséminés, mais enragés de carnage, les Ouraniens combattaient le plus souvent corps à corps, et si nombre des leurs demeuraient étendus dans les creux, c'était par grappes de cadavres sanglants qu'apparaissaient les Massaïs tués par eux.

Durlot passa soudain en coup de vent devant Vallençais occupé à recharger sa carabine.

— Alerte, commandant! cria-t-il, d'une voix altérée. Ça va mal par ici!...

Harley bondit à sa suite, accompagné de Collin et de Garino, pâle comme un mort, et qui néanmoins tirait de son mieux, jouant passablement son rôle dans cette tragédie dont il était la cause et dont il serait peut-être la victime.

C'était, dans un creux, comme une boule humaine où, confondus, s'escrimaient et se débattaient noirs et blancs.

Défendant le corps de Bill Kearney blessé grièvement, Jeddy et Pierre Audet luttaient en héros contre dix nègres!...

L'arrivée de leurs amis les sauva au moment où ils allaient succomber.

— Ah! les chiens! hurla Durlot, en fracassant le crâne d'un Massaï d'un coup de revolver.

Mais, au même instant, il se renversa, la poitrine trouée d'une flèche venue d'on ne sait où.

Il balbutia :

— Ah! je suis touché!...

Et de ses lèvres jaillit un flot de sang.

Ses compagnons l'avaient vu tomber, mais ne pouvaient venir à son secours, achevant de mettre en déroute la bande qui cernait naguère Jeddy et Bill.

Puis, au moment où ils allaient pouvoir reprendre haleine, l'on vit surgir la haute silhouette maigre de l'Anglais Smith qui, un sourire de triomphe aux lèvres, épaula sa carabine et visa Harley Vallençais qui lui tournait le dos, penché, tirant lui-même sur des ennemis qui menaçaient Barao.

Trop éloigné, sa carabine vide, Collin poussa un inutile cri désespéré.

— Couchez-vous, capitaine!

Le coup était parti, flamme et fumée jaillissant du canon.

Avec un cri sourd, Garino se jeta en avant, couvrant Harley de son corps.

— Ah! gémit-il en tombant.

Rapide comme l'éclair, Harley s'était retourné, avait aperçu l'Anglais encore perché sur son rocher, et presque sans viser, envoya sa balle.

M. Smith leva les deux bras, chancela et tomba en arrière.

Pendant ce temps, Jeddy et Collin, s'élançant en avant, abattaient les deux autres Anglais qui venaient au secours de leur compagnon.

Ce fut le signal presque immédiat de la déroute chez les Massaïs.

Comme une nuée de sauterelles, ils s'éparpillèrent et s'enfuirent, sous les décharges répétées qui en renversaient encore sur le champ de bataille littéralement couvert de sang.

Penché sur Garino, Vallençais, sincèrement ému, recueillait les dernières paroles du mourant.

— Ma mère... capitaine... ma vieille mère, à Alexandrie... S'il vous plaît, vous irez la voir... vous lui donnerez les papiers, les titres que j'ai sur moi... Vous lui direz que... si je n'ai pas toujours agi comme je devais... je l'ai bien aimée, elle... — Vous irez, n'est-ce pas, capitaine?

— Oui, oui, je vous le promets!... Et je vous remercie, mon pauvre garçon, c'est pour moi que vous mourez...

Le visage du malheureux devenait livide.

— J'avais trop de regret... d'avoir voulu vous perdre... Ma mère!... Vous ne l'oublierez pas?

— Je vous jure que non... et je veillerai sur elle autant qu'il sera en mon pouvoir.

La main de Garino serra faiblement celle de Harley, une expression de reconnaissance passa dans ses yeux, ses lèvres s'agitèrent pour un dernier « merci » qu'il n'eut pas la force de prononcer. Une légère convulsion traversa son corps et il se raidit.

C'était la mort.

Jeddy, sanglant, le visage balafré, apportait sur ses bras le corps de Bill Kearney qui venait d'expirer, lui aussi.

— Pauvre diable, je l'aimais bien! fit le grand garçon avec un sanglot étranglé.

Pierre Audet, du haut du rocher où gisait l'Anglais Smith, appela Vallençais.

— Capitaine!... Il voudrait vous parler!...

Harley s'assura que la vie avait quitté Garino et, agile, il gravit lestement la roche.

Assis, appuyé à la pierre, effroyablement pâle, l'agent de la maison Crookes et Blomfield essaya de sourire en apercevant Vallençais. Sa respiration sifflante, l'écume rougeâtre qui montait à ses lèvres disaient la nature de sa blessure.

La balle avait traversé le poumon. Ses dernières minutes approchaient.

— Vous l'emportez, monsieur le marquis, dit-il d'une voix à peine perceptible. Au fond, je n'étais pas votre ennemi... Je faisais mon devoir, je remplissais strictement ma mission... il ne faut pas m'en vouloir... Maintenant, vous êtes libre d'aller recueillir l'héritage de votre oncle, lord Arlston Carlston... Mais, méfiez-vous de votre cousin, Charles Trafford... C'est un misérable, capable de tout... Au reste, si vous voulez jamais le confondre, je vais vous en donner le moyen...

Il s'arrêta, essoufflé, une sueur froide inondant son front.

— Ne parlez plus, vous vous faites mal, dit Harley avec douceur.

Et il lui tendit un bidon d'eau, auquel le blessé but avec avidité.

Il reprit :

— Vous irez à Londres à l'adresse de ma nièce miss Madge Burnton... Vous trouverez les indications dans mon portefeuille... Vous lui remettrez les lettres que j'ai là... et vous lui direz qu'elle vous remette le coffret qui porte le numéro 478...

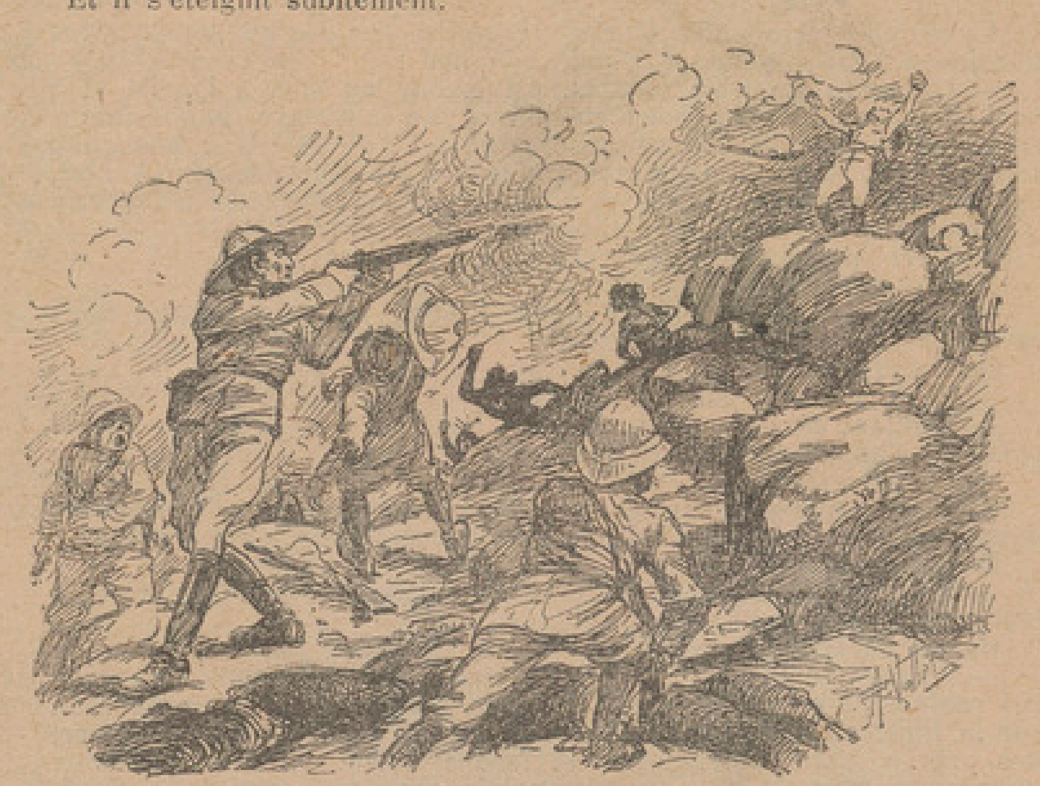
— Mais, si elle n'a pas confiance en moi? objecta Harley.

— Vous lui direz que c'est moi... Edward Alders, qui lui commande... C'est mon véritable nom et seuls ceux en qui j'ai confiance le savent... Elle obéira... et, vous apprendrez le secret qui vous livrera la destinée de votre cousin Charles Trafford... Ne l'épargnez pas... C'est lui qui a comploté votre mort... C'est lui qui a chargé la maison Crookes et Bloomfield du meurtre que j'avais accepté de perpétrer sur vous...

Ses yeux s'éteignaient; des frissons passaient sur son épiderme.

— J'ai froid! murmura-t-il.

Et il s'éteignit subitement.



Rapide comme l'éclair Harley s'était retourné

Harley se releva, ses yeux interrogèrent soucieusement les alentours.

— Voyons, comptons-nous! fit-il avec la triste appréhension de nouvelles morts à constater parmi les siens.

Cependant, son visage s'éclaira à la vue de Victor Collin qui venait à lui.

— Pas blessé? questionna-t-il.

— Mais non, capitaine!... Seulement, il y a du déchet parmi les nôtres!...

— Qui, encore?

— Garino, vous le savez. — Ça, ce n'est pas une fameuse perte! — Durlot, le pauvre diable... Kearney... Sandon, le malheureux qui s'était si bien tiré de ses brûlures... il est tombé, le crâne en bouillie. Et puis, un bon tiers de nos pauvres Somalis et la moitié de ces braves bonnes gens du sultan Matobon. Mais le plus enrageant, c'est le docteur!...

Vallençais eut un cri.

— Pitache est tué?...

— Non, capitaine!... C'est-à-dire, on ne sait pas... Nous ne pouvons le retrouver!...

— Qui l'a vu le dernier? s'écria Harley.

— Moi, capitaine! répondit Pierre Audet.

— Il n'était pas blessé?

— Non, il se battait comme un enragé... Il était près de moi.

— A quel endroit?

— Ici près. Tenez, où vous voyez quatre corps de Massaïs.

Vallençais examina les lieux vainement.

— C'est étrange!... Cependant, l'ennemi n'a emmené aucun prisonnier.

— Ah! certes non! dit Collin, ils détalaient trop bien pour cela!...

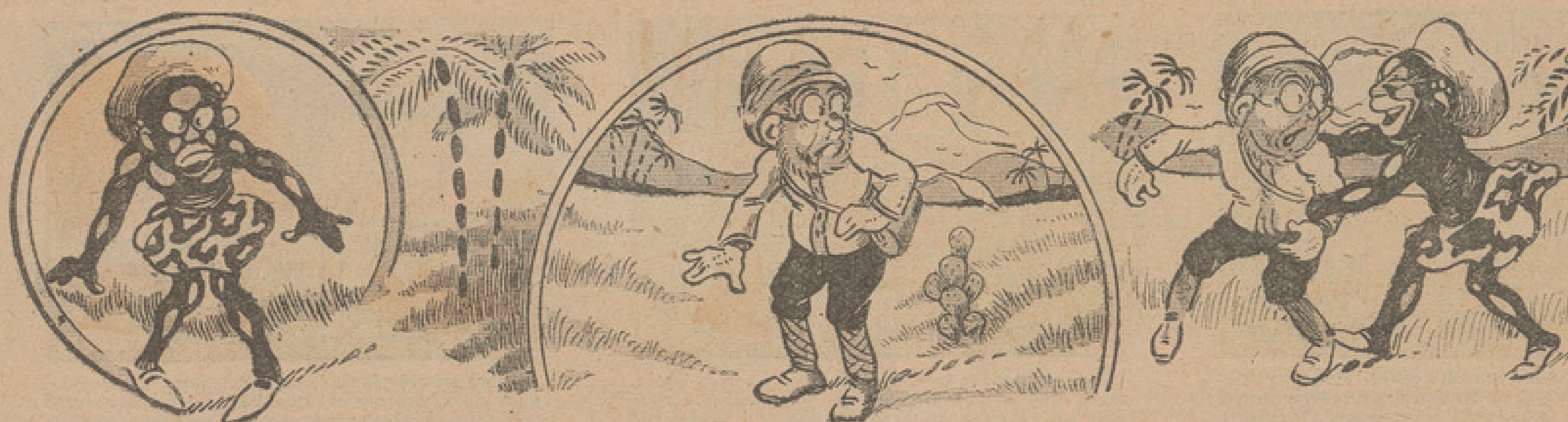
(A suivre.) DANIEL HERVEY.

EN TOUTE CHOSE IL FAUT CONSIDÉRER LA FAIM...

Le chef des cuisines royales Rata Bonno est fort perplexe... et ne sait quel plat il servira à son souverain maître pour le prochain repas...

Le roi O Macoco, après avoir pris connaissance du menu, en compagnie de son premier aide de camp, se met dans une grande colère ; en fait de plat, c'est encore du nègre qu'on veut lui servir...

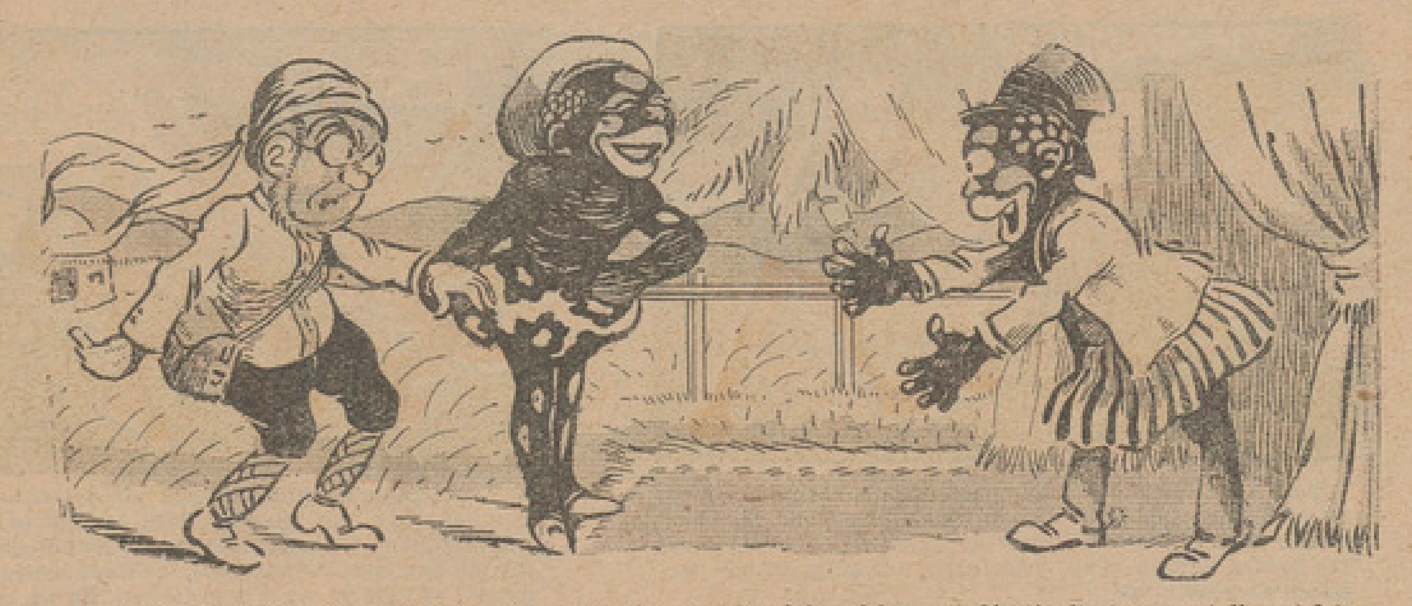
Ayant fait mander son chef, il lui dit : « Comment ! tu sais que mon médecin m'a recommandé les viandes blanches et c'est du nègre que tu oses encore me servir ! ! ! J'en ai assez de broyer du noir, je te donne tes huit jours. » Et, d'un geste noble, il le chassa...



Rata-Bonno faillit pâlir d'émotion et songea à chercher une autre place, cependant qu'il réfléchissait à son triste sort...

Un herboriste perdu en ces parages ne savait de quel côté se tourner pour retrouver son chemin...

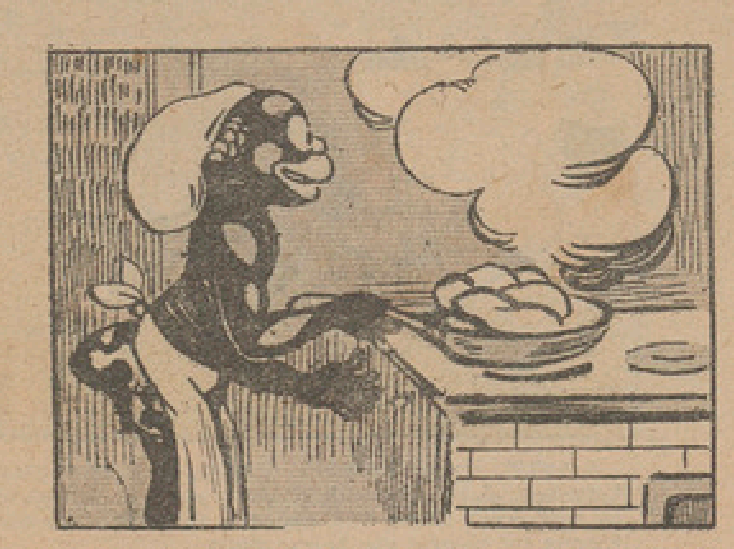
Peu après, Rata-Bonno l'aperçut... Sa joie tenait du délire... Il s'approcha et prenant par le bras le gros personnage l'invita sur l'heure à être présenté au souverain du pays... Celui-ci fit bien quelque résistance...



... avant d'accepter un tel honneur, puis bon gré mal gré se laissa faire... et bientôt l'entrevue eut lieu et fut empreinte de la plus grande cordialité... le roi en avait l'eau à la bouche. Après cette visite, notre vieil herboriste ne se fit plus aucune illusion sur son compte... il allait être mangé par ces anthropophages sans scrupule ! ! !



Alors il prit à part le cuisinier et lui indiqua une plante précieuse pour accommoder les plats, et ayant pris une poignée d'herbes ressemblant fort au persil il la lui remit...



Le soir même, faute de viande (l'étranger devait être servi le lendemain qui était jour de fête), Rata-Bonno prépara des patates douces largement accommodées du fameux persil... et...



... le lendemain tous les négrillons étaient morts... La fameuse herbe était de la ciguë...



Après s'être aussi habilement tiré d'un aussi mauvais pas, prestement l'étranger s'éloigna...

LA BANDE DES PIEDS NICKELÉS, OU LES EXPLOITS DE CROQUIGNOL, RIBOULDINGUE ET FILOCHARD



Décidément, depuis quelque temps, la bande des Pieds Nickelés, n'avait pas de chance et leur dernière aventure avait, comme on a pu le voir précédemment, failli leur coûter cher. Croquignol, Ribouldingue et Filochard se trouvaient de nouveau sans asile, et sans rien à se mettre sous la dent.



Ils avaient bien essayé de demander aux paysans des environs une aumône et un gîte pour la nuit, mais ceux-ci, ayant trop souvent été victimes de gredins de leur sorte les envoyaient promener. Ne sachant que devenir, les trois amis décidèrent d'aller chercher un asile dans la forêt voisine.



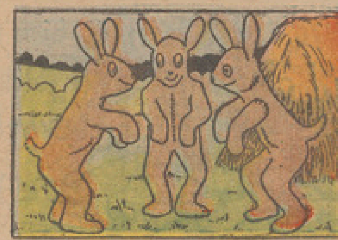
« Là, au moins, dit Filochard, personne ne nous dérangera, on aura du bois pour se chauffer et du bon gibier pour se caler les joues. » Ils se mirent en route. Sur la lisière de la forêt, les trois compagnons trouvèrent une hutte, bâtie en branches et en terre, qu'ils adoptèrent à l'unanimité comme lieu de résidence.



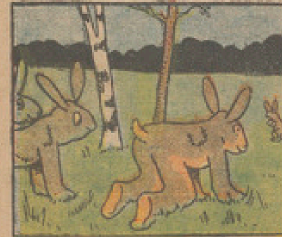
Ils s'y installèrent le plus confortablement possible, et se mirent aussitôt en quête de gibier. Mais les lièvres et les lapins ne se laissaient pas approcher aussi facilement qu'ils l'avaient cru, et les chasseurs qui, pour armes, n'avaient que des bâtons, ne parvinrent jamais à attraper quelque chose.



Filochard eut alors une idée à lui, qu'il s'empressa de communiquer à ses compagnons. Il s'agissait ni plus ni moins que de fabriquer, avec des vieux morceaux de toile à sac, trois déguisements pour permettre aux chasseurs d'approcher du gibier sans l'effaroucher.



Le lendemain les costumes furent prêts : « Qu'est-ce que vous en dites les aminches ? C'est-y trouvé ? Ecoutez-moi, voici comment il faudra opérer : on s'avancera sans bruit dans la forêt, et quand on apercevra du gibier, soit des lièvres ou des lapins, on s'approchera à quatre pattes, sans faire semblant de rien, en s'arrêtant et trottant à droite et à gauche, comme de vrais lapins, et quand on sera près du gibier, crac ! y aura qu'à sauter dessus. »



Quelques instants après, Croquignol, Ribouldingue et Filochard partirent en chasse. Ainsi que l'avait recommandé Filochard, tous les trois s'approchèrent sans bruit près des lapins qui prenaient leurs ébats dans une petite clairière.



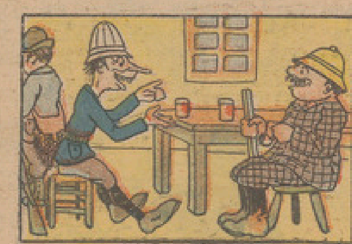
Ceux-ci prenant les chasseurs pour d'autres lapins, d'une race un peu plus grosse, se laissèrent approcher sans crainte, et furent victimes de l'ingéniosité des filous.



Ayant été obligés de se serrer le ventre depuis quelques jours, Croquignol, Ribouldingue et Filochard se rattrapèrent largement et se régalèrent du produit de leur chasse. Filochard savait comme pas un, accommoder un lièvre *à la broche*, et les trois amis s'en léchaient les doigts.



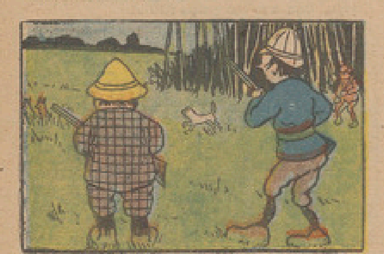
Encouragés par leur premier succès, les Pieds Nickelés revêtirent leur *déguisement*, et repartirent le lendemain à la chasse, comptant bien revenir avec une douzaine de lapins tout au moins.



Le même jour et à peu près à la même heure, quelques chasseurs s'étaient donné rendez-vous *au Cheval Blanc* pour faire *l'ouverture* qui avait lieu justement ce jour-là.



Quand tout le monde fut au rendez-vous, les chasseurs partirent et se dirigèrent vers la forêt. « Y a certainement du gibier par ici, dit l'un d'eux, j'y suis déjà venu plusieurs fois, et j'ai toujours trouvé du lapin. »



« Tenez, justement, j'en aperçois trois ! chut ! pas de bruit, attention, approchons-nous encore un peu, car nous sommes trop loin, sapristi ! ils ont l'air gros, quel beau coup de fusil ! »



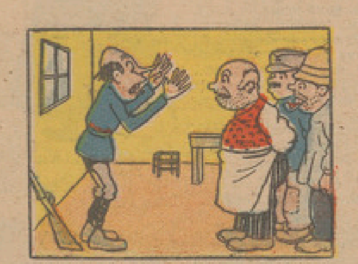
Tout doucement, les chasseurs s'approchèrent et, quand ils ne furent plus qu'à une vingtaine de mètres, ils épaulèrent dans la direction des trois lapins à moitié cachés par les hautes herbes. Pan ! pan ! pan ! Les trois coups partirent ensemble, et...



... Croquignol, Ribouldingue et Filochard (car c'étaient eux que les chasseurs avaient pris pour de véritables lapins) reçurent le plomb dans... le bas du dos ; surpris par cette fusillade inattendue et ayant eu plus de peur que de mal, ils se mirent à pousser des hurlements épouvantables.



En entendant ainsi brailler les *lapins*, et lorsqu'ils les virent plus distinctement, les chasseurs, croyant avoir affaire à trois bêtes féroces d'une nouvelle espèce, s'enfuirent épouvantés.



Ils arrivèrent bouleversés au village et racontèrent qu'ils avaient rencontré dans la forêt trois monstres inconnus jusqu'à ce jour. Jamais ils n'avaient vu de semblables animaux ! Il fut convenu qu'on organiserait une grande battue.



Le lendemain, tous les hommes valides du village, les uns armés de fusils, les autres de fourches et de bâtons, se mirent en route sous la conduite des chasseurs de la veille pour aller traquer les *terribles fauves*.



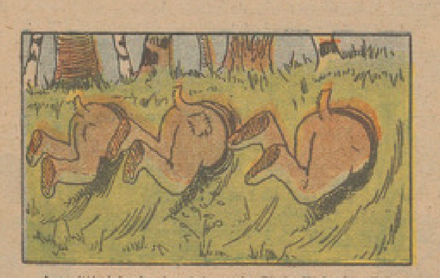
Croquignol, Ribouldingue et Filochard n'avaient pu regagner le soir même leur cabane et avaient été obligés de coucher à la belle étoile. Le lendemain, se sentant capables de marcher, ils reprirent le chemin de la hutte pour soigner leurs blessures, heureusement sans gravité.



Tout à coup, au détour de la route, ils aperçurent, venant vers eux, une troupe de gens armés qui à leur vue se mirent à pousser des cris et à gesticuler, et devinant que ces gens avaient l'air malintentionnés à leur égard, ils firent demi-tour.



Aussitôt, ils entendirent derrière eux une galopade épouvantable. La bande était à leurs trousses, et ils entendirent crier : « Hardi, les gars ! tuons-les ! il ne faut pas qu'ils s'échappent, ce sont sans doute des espèces de gorilles ou d'orangs-outangs ! exterminons-les ! » Toute la troupe fut bientôt sur leurs talons.



A moitié éclopés, les infortunés Pieds Nickelés allaient tomber sous les coups des chasseurs, ne pouvant aller plus loin ! Soudain ils aperçurent trois grands trous pratiqués dans un talus, abrité par d'épais buissons. Profitant du peu d'avance qu'ils avaient encore sur la bande armée, ils gagnèrent les buissons et se glissèrent sans être vus dans les trous, comme un seul homme.



Ils se trouvèrent dans un large terrier. Là, enfin, ils purent souffler à leur aise, et se reposer sans crainte d'être découverts. Croquignol, Ribouldingue et Filochard s'endormirent bientôt, après avoir décidé d'attendre au lendemain pour sortir de leur retraite. Nous verrons dans le prochain numéro comment ils sortirent du terrier et ce qui leur advint par la suite.

(A suivre.)

UNE HISTOIRE bien COSAQUE ou, Comment le Soldat Dicoff devint Général et se Maria.

Ce matin-là, le général Kichtikoff s'était levé de bonne humeur. Ses gros yeux verts — enfouis sous la masse épaisse de sourcils continuellement froncés — montraient à peine cet éclat sinistre qui, d'habitude, donnait froid dans le dos aux cosaques les plus endurcis.

Du reste, le thermomètre de Kichtikoff, — son nez, puisqu'il faut l'appeler par son nom, — indiquait un beau temps sinon fixe, du moins complet.

— Ah ! quand ce nez large, rond, aux superbes narines, apparaissait au-dessus des colossales moustaches du général, aussi chaud, aussi rouge qu'une coupole enflammée par les derniers rayons d'un soleil couchant, la joie était à l'ordre du jour.



La bonne humeur du général avait une cause : l'empereur devait passer le soir son régiment en revue. Aussi, l'aide de camp Bridisky dit-il à son collègue Bridiskoff :

— Le moment est venu, parlons.

— Parlons, répondit Bridiskoff.

⁂

Bridisky s'approcha et dit, avec tout le respect qu'inspire un homme qui peut se passer la fantaisie d'envoyer ses soldats battre la semelle dans les plaines de la Sibérie :

— Mon général, nous venons, Bridiskoff et moi...

Il s'arrêta, troublé, et Kichtikoff, remarquant son trouble, fronça ses gros sourcils châtains, releva sa grosse moustache et regarda son aide de camp d'un air terrible.

— Pas de phrases ! D'un mot, la chose. Parlez !

— Général...

— Mille tonnerres !... A vous, Bridiskoff. Expliquez-vous... pas de phrases...

— Général...

— Très bien !... Vous voulez vous marier ?

— Non.

— Vous battre ?

— Oui.

— Défense sous peine de mort ! A quelle heure ? Tout de suite ? Allez. Souvenez-vous que l'empereur doit passer en revue mes régiments ce soir.

Sur ce Kichtikoff avala un grand verre d'eau-de-vie.

⁂

Un quart d'heure après, Bridiskoff revenait.

— Général...

— Et Bridisky ?

— Mort.

— Très bien. Son témoin ?

— Le colonel Brakosky.

— Défense, sous peine de mort, de servir de témoin. Brakosky se battra avec vous. N'oubliez pas que l'empereur doit passer en revue mes régiments ce soir.

Sur ce, Kichtikoff avala un second grand verre d'eau-de-vie.

⁂

— Général, dit Brakosky.

— Et Bridiskoff ?

— Mort.

— Parfait. Son témoin ?

— Le capitaine Oulpoff.

— Défense, sous peine de mort, de servir de témoin. Je vous casse de votre grade de colonel pour que vous puissiez vous battre avec le capitaine Oulpoff... Allez, et songez que l'empereur doit passer en revue mon régiment ce soir.

Sur ce, Kichtikoff avala un troisième grand verre d'eau-de-vie.

⁂

— Général, dit Oulpoff.

— Compris. Brokosky ?

— Mort.

— Admirable... Son témoin ?

— Le lieutenant Markeff.

— Défense de servir de témoin sous peine de mort. Je vous casse de votre grade de capitaine pour que vous puissiez vous battre avec le lieutenant Markeff. Filez, et rappelez-vous que l'empereur doit passer en revue mes régiments ce soir.

Sur ce, Kichtikoff avala un quatrième grand verre d'eau-de-vie.

⁂

— Général, dit Oulpoff.

— Deviné ! Et Markeff ?

— Mort.

— Superbe !... Son témoin ?

— Un soldat, Dikoff.

— Un soldat ?... Mille bombes ! Défense de servir de témoin sous peine de mort. Je vous casse... Non, je vous ai déjà cassé. Je nomme Dikoff lieutenant pour qu'il puisse se battre avec vous. Courez, l'empereur doit passer en revue mes régiments ce...

Là-dessus, Kichtikoff bâilla...

⁂

— Général, dit le lieutenant Dikoff.

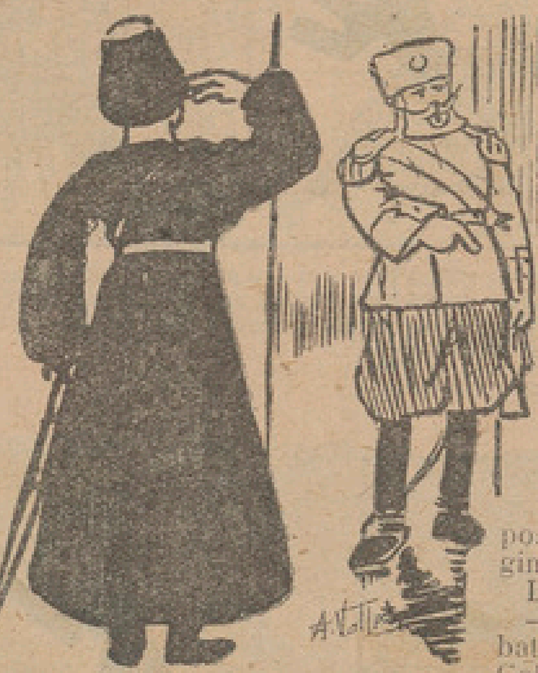
— Et Oulpoff ?

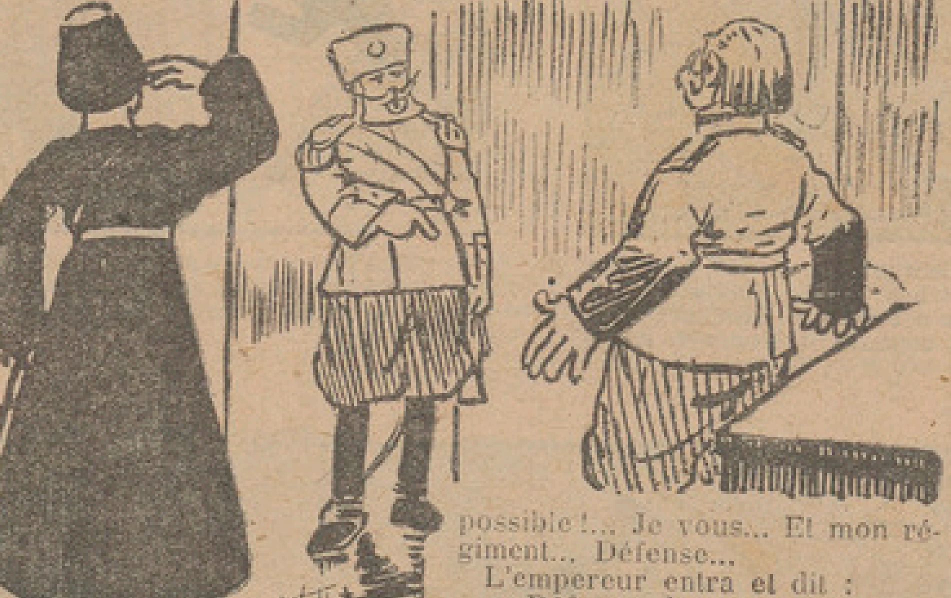
— Mort.

— Diable !... Son témoin ?

— Le lieutenant Nikaropeff, du régiment Nikoropoff.

— Défense de servir de témoin sous peine de mort... Je vous fais... Non, je vous ai déjà fait lieutenant... Vous vous battrez avec Nikaropeff. Dépêchez-vous,





car l'empereur doit passer en revue mes rég...

Là-dessus, Kichtikoff étendit les bras et...

⁂

— Général, dit le lieutenant Dikoff.

— Et Nikaropeff ?

— Mort.

— Mille saint Nicolas !... Son témoin ?

— Le capitaine Prilboff.

— Défense de servir de témoin sous peine de mort. Je vous fais... non... si... Je vous fais capitaine pour que vous puissiez vous battre avec lui. Hâtez-vous, car l'empereur doit passer en revue mes...

Là-dessus, Kichtikoff ferma les yeux.

⁂

— Général, fit le capitaine Dikoff.

— Oh ! oh ! et Prilboff ?

— Mort.

— Nom d'une chique !... Son témoin ?

— Le colonel Bilaneff, du régiment Bolonoff.

— Défense de servir de témoin sous peine de mort. Je vous fais colonel pour que vous puissiez vous battre avec lui. Filez, car l'empereur doit pass...

Là-dessus, Kichtikoff ronfla.

— Général, dit le colonel Dikoff.

— Ah çà ! voulez-vous me f... ! Et le colonel Bilaneff ?

— Mort.

— Mille millions de nattes de mandarins ! Son témoin ?

— L'empereur.

— L'emp... Je vous fais... Pas possible !... Je vous... Et mon régiment... Défense...

L'empereur entra et dit :

— Défense de permettre de se battre en duel sous peine de mort. Colonel Dikoff, je vous fais général pour que vous puissiez vous battre avec Kichtikoff.

Kichtikoff se leva, tituba, se redressa, décrocha son grand sabre et partit.

⁂

— Sire, dit le général Dikoff.

— Et Kichtikoff ?

— Mort.

— Bigre !... Son témoin ?

— Sa femme, qui nous regardait d'une fenêtre...

— Est-elle jeune ?

— Oui.

— Jolie ?

— Oui.

— Défense de servir de témoin sous peine de mort. Je te fais...

— Mais, sire, c'est une femme !

— Pas de réplique ! Je te fais... présent de la veuve, et tu l'épouseras...

EDMOFF.



LES PILOTIS



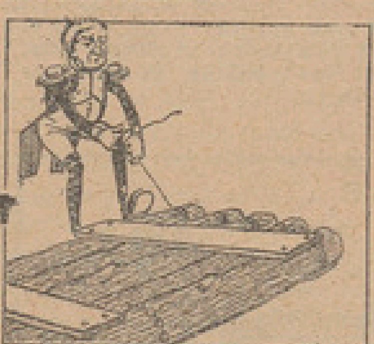
Pendant la campagne d'Allemagne, sous l'empereur Napoléon, un général arrivant avec son corps d'armée devant une rivière et n'ayant pas d'équipage de pont ne savait comment faire pour traverser. Il allait rebrousser chemin...



...lorsqu'un officier d'artillerie, témoin de son embarras, vint lui demander de le laisser faire, lui promettant que le soir même le corps d'armée pourrait passer.



Le général lui ayant accordé la permission qu'il demandait, l'officier envoya des soldats dans une forêt proche de là avec mission de couper et rapporter une grande quantité d'arbres.



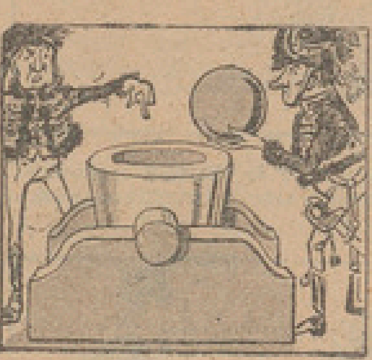
Lorsque les soldats furent revenus avec leur chargement d'arbres, l'officier fit mettre de côté les plus grands et les plus forts et fit faire un radeau avec les autres.



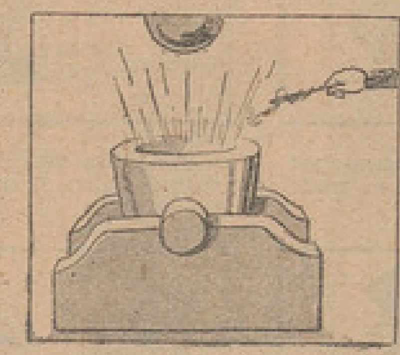
Puis, après avoir fait épointer par un bout les arbres réservés, il les fit transporter sur le radeau sur lequel il fit aussi monter des soldats...



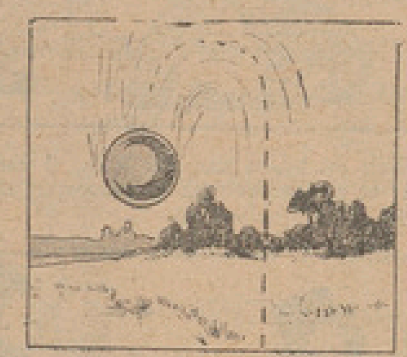
... à qui il ordonna d'aller planter les arbres dans la rivière, ce qu'ils firent ; mais ils ne purent les enfoncer suffisamment n'ayant pas le matériel pour cela.



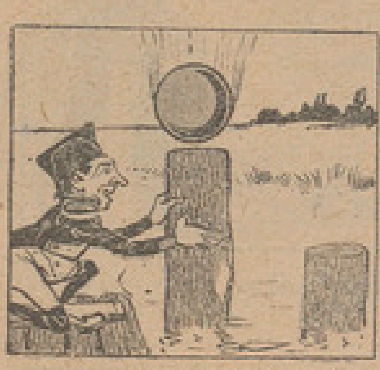
Ce que voyant, l'officier fit chercher et amener un mortier et le fit charger d'une bombe du plus gros calibre qu'il fut possible de trouver.



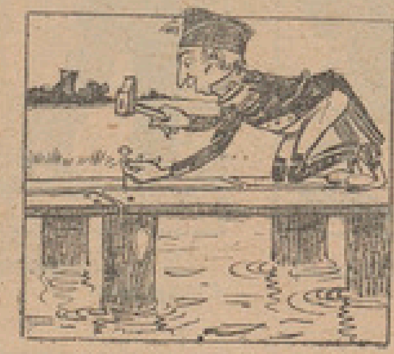
Après avoir lui-même visé avec beaucoup de soin, il mit le feu au mortier et le coup partit comme un coup de tonnerre, et violemment chassée au milieu d'un nuage de fumée...



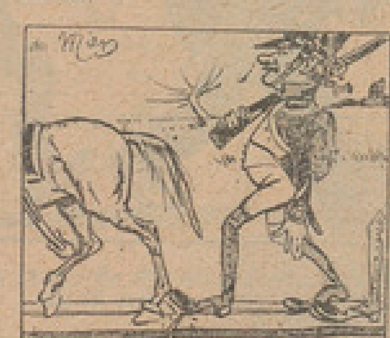
...avec une rapidité vertigineuse, la bombe monta dans les airs à perte de vue, puis son poids la fit retomber rapidement et avec une grande force...



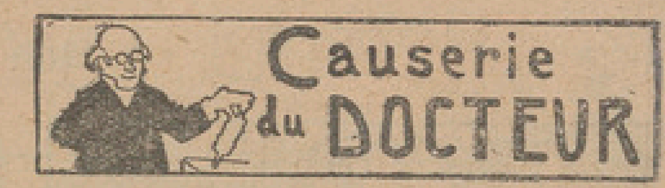
...sur un des arbres qu'elle enfonça à la profondeur voulue dans le lit de la rivière. L'officier n'eut qu'à recommencer pour chacun des autres et lorsque tous furent enfoncés à la profondeur voulue...



... il fit clouer des planches horizontalement pour former le tablier du pont qui se trouva terminé.



Aussi le soir même, ainsi que l'avait promis l'officier, le corps d'armée en entier, infanterie, cavalerie, artillerie, traversa facilement la rivière ayant le général à sa tête.



La fièvre typhoïde.

On a démontré depuis plusieurs années que le cresson (la santé du corps) était capable à lui seul de donner la fièvre typhoïde.

Généralement le cresson est cultivé en eau stagnante et fumée au moyen de matières fécales, purin, etc; et c'est justement à cause de cela que le cresson pousse vite et fort. Mais, hélas ! combien de particules pourries de bacilles contient cette eau stagnante !

Lorsque le cresson est cultivé à eau courante, le rendement est moins élevé, aussi ces cressonnières sont-elles rares.

Comment reconnaître le cresson poussé dans les ruisseaux à eaux vives de celui poussé dans une eau stagnante, à moins d'aller le cueillir soi-même ?

Comme mesure de prudence voici ce qu'il convient de faire. N'employer que les feuilles et leurs queues, jeter les tiges spongieuses (toujours grandies au sein de l'eau bourbeuse). Ensuite laver à grande eau ce que vous devez employer. Après quoi on fera tremper ces feuilles 4 à 5 minutes dans une eau additionnée de vinaigre ou d'une poignée de gros sel. Le cresson aura moins bonne mine, c'est-à-dire il sera moins craquant ; mais tout danger sera écarté et on pourra tout à son aise savourer un légume qui désormais sera bienfaisant.

Dr E. M.



QUELQUES CONSEILS A L'ÉGARD DE NOS VÊTEMENTS ET DE NOS FOURRURES

Lorsqu'on quitte un vêtement, le premier soin à prendre avant de le fermer, c'est de le brosser soigneusement. Si un col est sale on fera dissoudre une pincée de gros sel dans un peu d'alcool et on frottera avec une brosse pas très dure.

S'il s'agit de fermer un vêtement de laine pendant l'été, on le battra avec une baguette flexible. On l'enveloppera dans un linge propre et ensuite dans un journal. Si c'est une fourrure, voici comment on procède en Russie pour leur conservation :

On mélange du poivre d'Espagne et du camphre que l'on fait macérer dans de l'alcool à 80°. On filtre au bout de 8 jours, puis on arrose les fourrures, on entoure vivement d'un linge très épais et on place le vêtement dans un carton ou une boîte bien fermée. Bien entendu, tout vêtement ou fourrure devront être nettoyés, s'il y a lieu, avant d'être fermés.

CHOSES ET AUTRES

LE TRAITEMENT DE CRISTOPHE COLOMB

Il y a quelques temps, un Anglais, préparant une statistique sur les salaires de la marine d'autrefois, a retrouvé les feuilles d'émargement de la flottille que Cristophe Colomb conduisit à la conquête du Nouveau-Monde.

Les chiffres qu'il a relevés méritent d'être rappelés. Les simples marins gagnaient de 10 à 12 francs par mois, suivant leur classe, plus la nourriture. Les capitaines recevaient 80 francs par mois.

Christophe Colomb, l'illustre amiral, avait un traitement annuel de 1,600 francs.

Comme on le voit, la découverte de l'Amérique ne n'a pas coûté bien cher aux finances espagnoles.

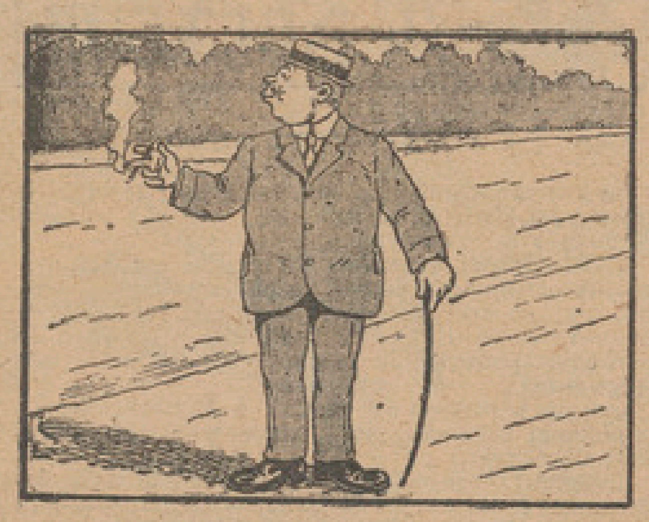
⁂

Le timbre-poste a été inventé et introduit en Angleterre en 1840, par J. Chalmers de Dundee. Il circule actuellement sur toute la terre environ 7,500 sortes de timbres-poste.

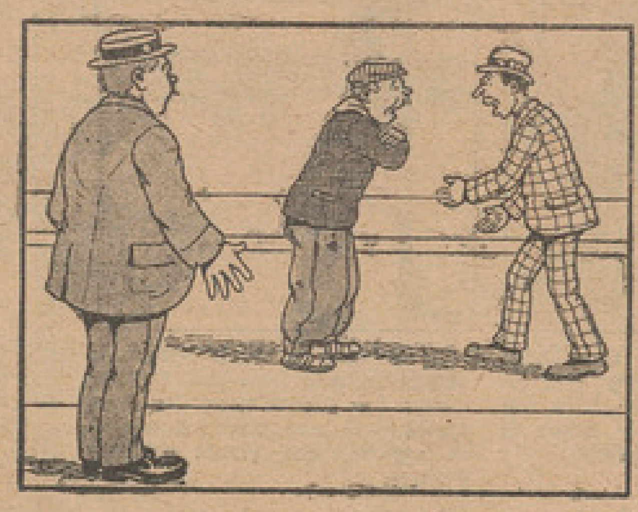
⁂

Le long cou de la girafe n'a pas plus de vertèbres que celui d'une minuscule souris ou de n'importe quel autre mammifère, c'est-à-dire sept.

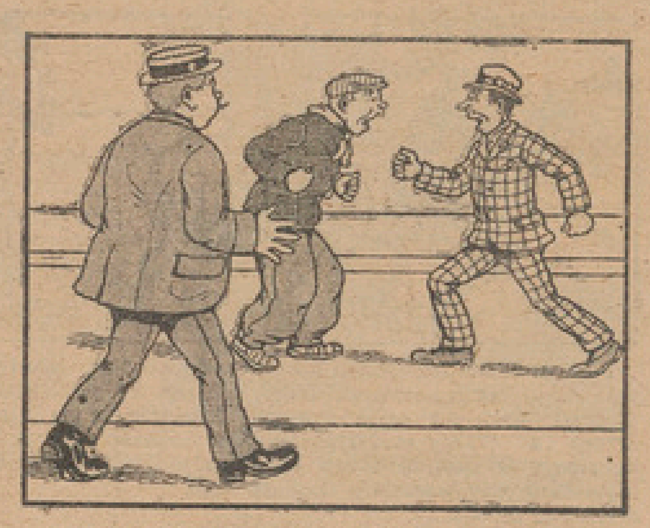
LA MAUVAISE EXPLICATION



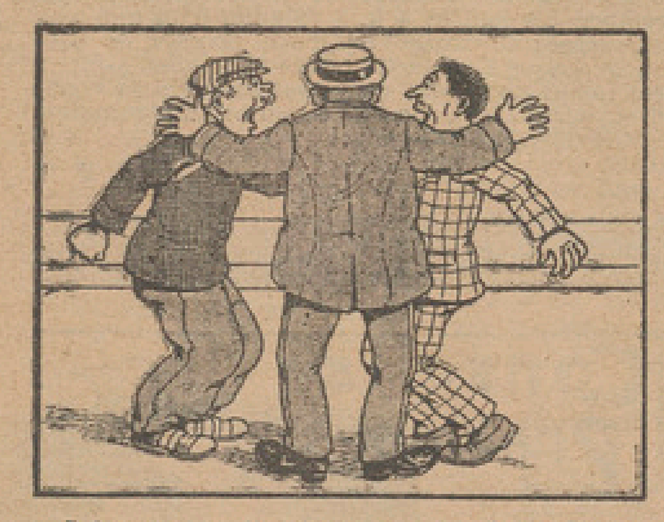
Loustalo est fort comme un Turc, doux comme un mouton et bon comme du pain. Malheureusement, il a un terrible défaut qui est celui de ne pouvoir assister à une dispute, sans éprouver l'irrésistible besoin de s'interposer.



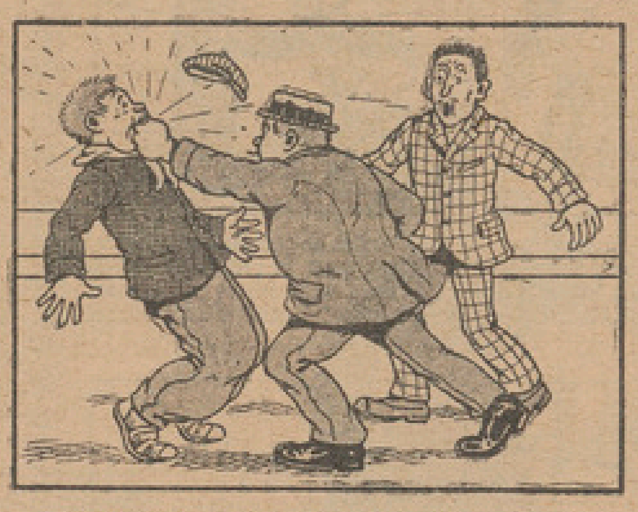
L'autre jour, Loustalo se promenait tranquillement, lorsqu'un son de voix lui fait dresser l'oreille, il se retourne et aperçoit deux gentlemen qui échangeaient des injures et se gratifiaient de noms d'oiseaux.



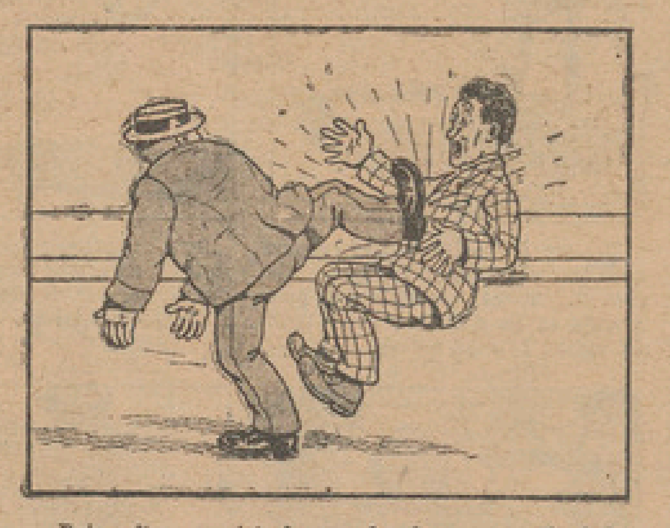
Loustalo, suivant sa noble habitude, presse le pas et arrive auprès des deux antagonistes au moment même où, ayant épuisé tout leur répertoire, ils allaient se précipiter l'un sur l'autre.



Prévoyant que les choses vont se gâter, Loustalo s'élance pour les séparer, mais les deux citoyens ne veulent rien savoir pour se lâcher.



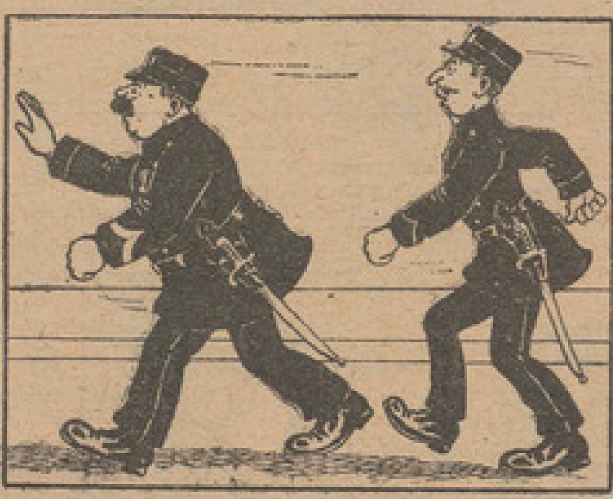
Loustalo est tenace dans ses idées, il commence par envoyer au premier un coup de poing qui l'envoie rouler à six pas.



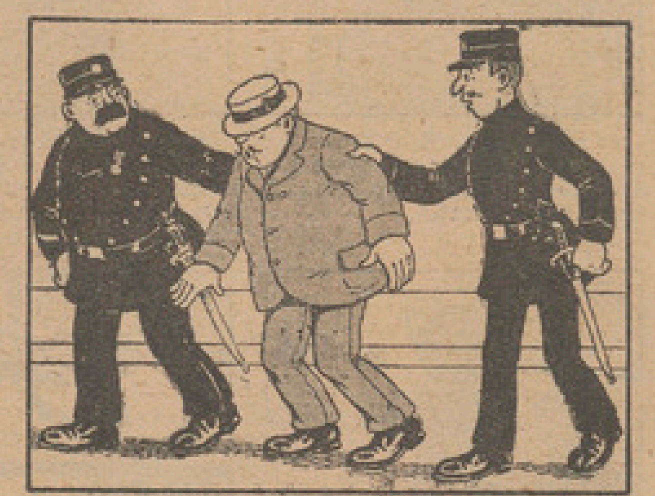
Puis, d'un magistral coup de chausson appliqué de main de maître, il expédie l'autre adversaire les quatre fers en l'air.



Ceci fait, Loustalo se met en devoir de s'en aller, mais les deux adversaires que son intervention a réconciliés, se mettent à hurler comme des putois.



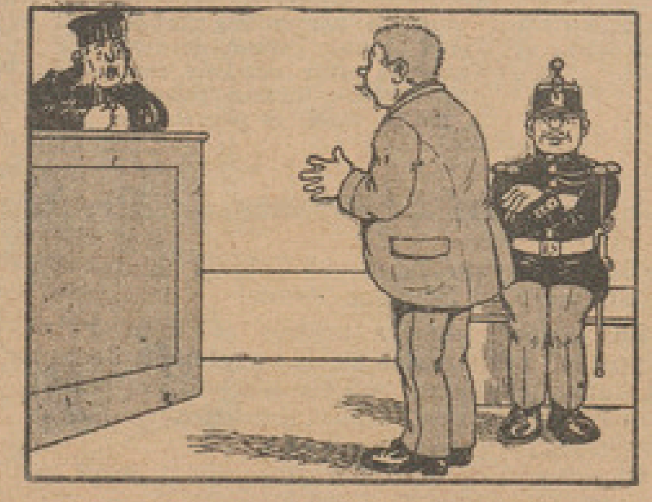
Les agents, entendant des cris effrayants, arrivent au plus vite et sur la plainte des deux blessés...



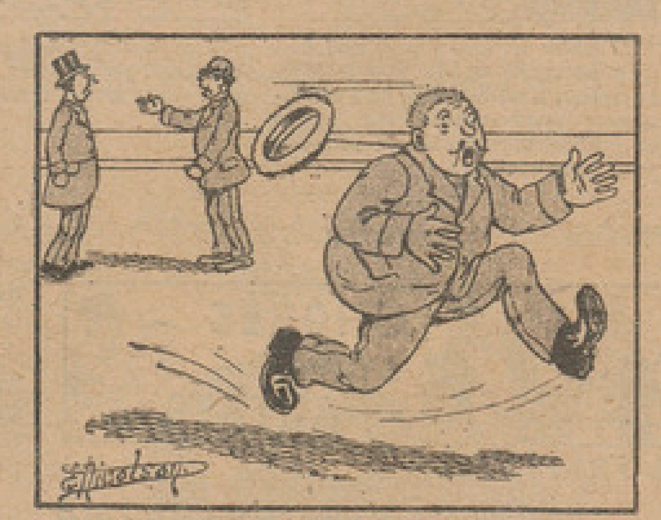
... ils emmènent au poste Loustalo, rouge de honte et d'indignation.



Interrogé par le commissaire sur le motif qui lui avait fait rouer de coups les deux plaignants, Loustalo assura à ce magistrat que cela n'avait été que dans le simple but de les empêcher de se faire du mal.



Sur cette explication peu ordinaire qu'il donna de nouveau devant les juges de la Correctionnelle, Loustalo passa pour un humoriste de mauvais goût, et il fut condamné à seize francs pour coups et blessures.



Aussi, maintenant, lorsque Loustalo voit des gens qui se disputent, il se sauve comme un lapin.

ANECDOTES

Haydn.

Haydn (François-Joseph), compositeur allemand, auteur de symphonies remarquables : *Les Saisons*, *La Création*, etc., d'une inspiration inépuisable, avait la grâce, le charme et la grandeur; il était très méticuleux. Pour qu'il pût composer, il fallait que tout fût soigneusement rangé dans sa chambre, que son papier et ses plumes fussent placés dans un ordre symétrique. Il se mettait à l'ouvrage dès la pointe du jour; alors il revêtait une vraie tenue de cérémonie : habit de cour, épée au côté, tricorne, manchettes en dentelle et jabot soigneusement plissé. Sans tout cela il eût été incapable d'écrire une note ou d'avoir la moindre inspiration. Haydn portait aussi au petit doigt une bague magnifique qu'il tournait et retournait sans cesse.

— Sans ma bague, disait-il, je n'écrirais rien de propre.

Mendiante pratique.

A la suite d'un cancer, le poète anglais William Davenant avait perdu son nez.

Il était très charitable envers les pauvres, et sur son chemin il rencontrait tous les jours une pauvre vieille à laquelle il donnait toujours une pièce de monnaie :



La vieille lui disait toujours :

— Que Dieu vous bénisse, sir, et préserve votre vue !

Puis d'autres fois elle variait :

— Grand merci ! que le Seigneur vous récompense de votre générosité et qu'il vous conserve de bons yeux.

Sir William, étonné à la fin d'entendre la vieille répéter si souvent le même vœu, lui demanda :

— Pourquoi prenez-vous donc si grand souci de mes yeux? Dieu merci, ils sont encore bons.

— Et j'en rends grâce au ciel, répliqua la vieille, car si jamais votre vue venait à baisser, n'ayant pas de nez, comment feriez-vous tenir vos lunettes ?

DILEMME



— Si le fond de mon pantalon cède, je vais aller me casser le nez par terre, mais je pourrais filer ; s'il résiste, voilà maman qui vient me cueillir et alors c'est de l'autre côté que je vais écoper ! ! !

NOS TIROFLANS



— Je sors de la visite ; ça va pas du tout !

— T'en fais une bouillotte ; qu'ce qu't'as ? la typhoïde ?

— Bien pire... je suis guéri ! ! !



— Et surtout lave-moi mon linge comme il faut.

— Mon adjudant i' peut compter sur moi y a pas mieux que moi pour blanchir.

ANECDOTES

Bonne excuse.

On sait que M. Lépine, notre sympathique préfet de police, a prétendu imposer aux cochers parisiens un langage choisi et de belles manières. Comme on pourra s'en rendre compte, ses ordres ont été rigoureusement observés.



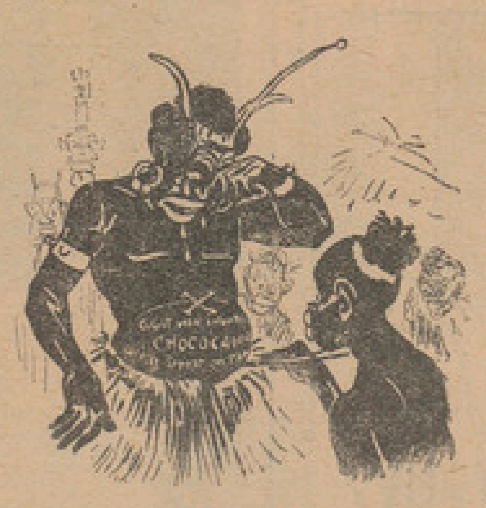
Un cocher, filant au grand trot, vient de frôler avec son véhicule une vieille demoiselle qui jette des cris perçants.

Le cocher se retourne de son côté et lui dit gravement :

— T'as pas fini de piailler?... Ferme ça ! Vieux tableau ! J'en ai écrabouillé, dans mon existence, de plus chouettes que toi !

Piété conjugale un peu tardive.

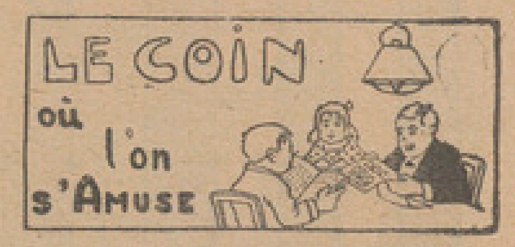
Un roi nègre, nommé Cocakiki, dévora dans un accès de fureur la dodue Chococaoua, son épouse favorite.



Mais bientôt, pris de remords, il regrette son acte et sa chère femme ; hélas ! il ne peut la ressusciter, aussi il veut lui rendre des hommages dignes d'elle. Et voici ce qu'il trouva pour honorer la mémoire de la regrettée défunte :

Il s'est fait tatouer sur le ventre la touchante inscription suivante :

« Ci-gît mon inoubliable Chococaoua. Qu'elle repose en paix ! »



SOLUTIONS DES DIVERS AMUSEMENTS
DU NUMÉRO 27

ENIGME. — Palais.
CHARADE. — Palefrenier.
CASSE-TÊTE. — Alice, Valère.
LOGOGRIPHE. — Dia, Dieu, Diane.
MOTS CARRÉS.

S A N G
A Z O R
N O C E
G R È S

1er CALEMBOUR. — L'e de Redon (*l'édredon*), l'i des Halles (*l'idéal*), les l de Moulins (*ailes*), l'o d'Oran (*l'odorant*), les z de Caen (*les aides de camp*).

2e CALEMBOUR. — C'étaient les Faunes (*téléphones*.)

REBUS. — Le travail fait de bon cœur ne fatigue jamais.

Enigme.

Je suis sourde, disent certains.
Et pourtant je n'ai pas d'oreilles.
Passez-moi quelques carreaux peints.
Vous me verrez faire merveilles.
Mais, conseil à bien observer,
N'oubliez pas de m'éclairer !

Charade.

Mon premier marque.
Mon second est une fleur angélique.
Mon troisième un adjectif possessif.
Mon quatrième une préposition courante.
Mon tout se dresse durant les révolutions.

Casse-tête.

(*Avec ces lettres, trouvez deux prénoms*)
(a a d e e e i l l n n r r s u u x,

Logogriphe.

Mes deux premiers pieds ne changent pas.
Ajoutez-m'en un : je réchauffe l'estomac.
Ajoutez-m'en deux : je suis fâché.
Ajoutez-m'en trois : je vous régale.

Mots carrés.

1 Argent placé.
2 Endroit où l'on se repose
3 Enlève les couleurs.
4 Abrutit l'homme.
5 Est aimé des propriétaires.

Calembours.

— Pourquoi l'u est-il une lettre mélancolique ?
— Quel est le comble de la modestie?

(Solutions dans le prochain numéro.)

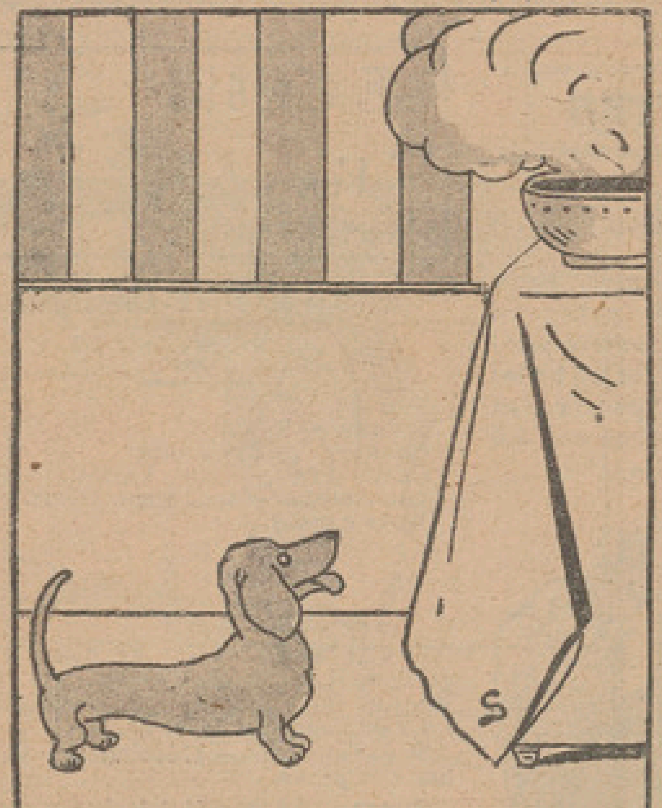
RÉBUS

Trouver un proverbe.

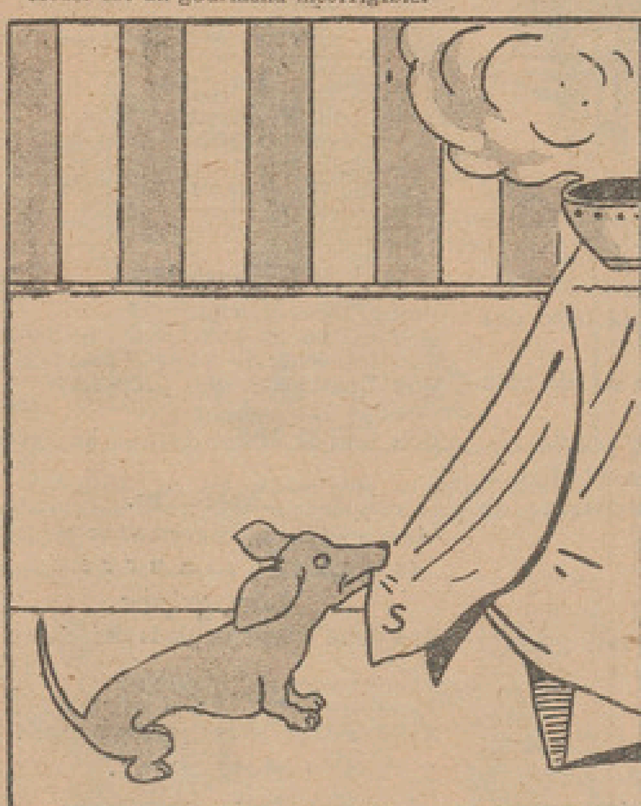


(Solution dans le prochain numéro.)

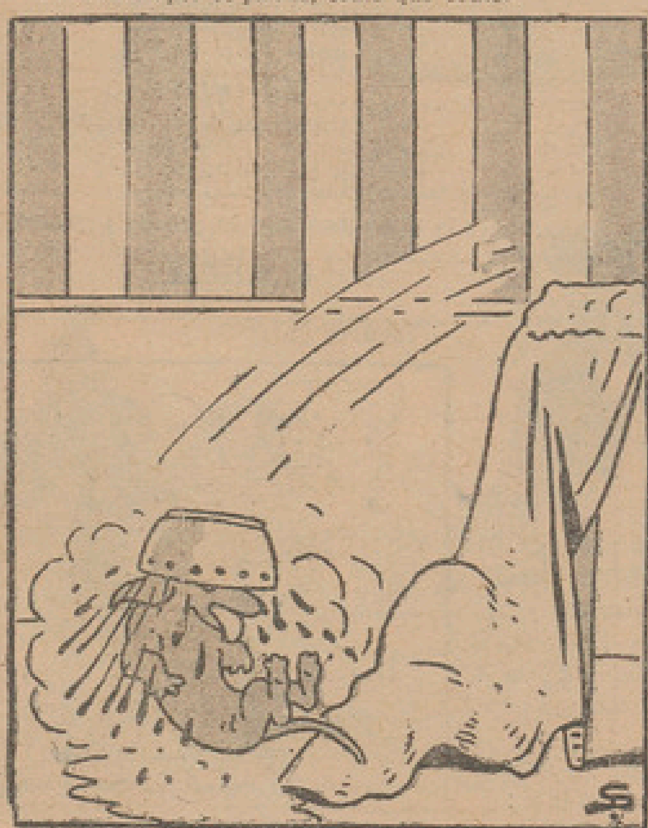
UNE COIFFE PEU COMMODE



Médor est un gourmand incorrigible.



Il veut attraper ce plat-là, coûte que coûte.



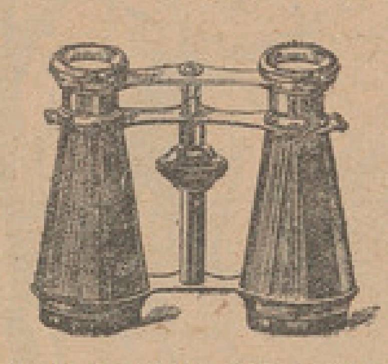
Mais, cette fois, ça lui a coûté bien cher, il ne recommencera plus.

ARTICLES RÉCLAME DE L'ÉPATANT

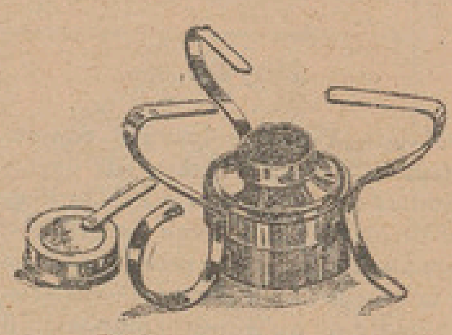
(Adresser les commandes accompagnées de leur montant en mandat, bon ou timbres-poste à M. OFFENSTADT, directeur, 3, rue de Rocroy, Paris (X^e^).



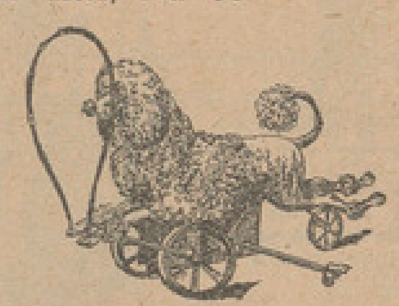
Encre sympathique, l'écriture est visible ou invisible à volonté; le flacon, 0 fr **75**.



Jumelle de théâtre, gainée noir, vis de réglage. Prix : **2 fr. 50.**



Réchaud à alcool sans mèche, simple et pratique, aucun danger Prix : **1 fr. 65.**



Caniche mécanique, se remonte long. 0m,14. Prix : 1 fr. 75.



Ours marchant pas à pas, se remonte, haut. 0m,20. Prix : **2 fr. 25.**



Poupée habillée, bras articulés, marchant pas à pas, se remonte, haut. 0m,25 Prix : **3 fr. 65**



Poupées habillées valsant, se remontent, haut. 0m,18. Prix : **2 fr. 95.**

Nouveau porte-plume réservoir

Simple et pratique, fonctionnement parfait.

Prix : 1 fr. 65 franco.

A B C

LE PARFAIT STYLO,

Plus de compte-gouttes, on emploie toutes les plumes



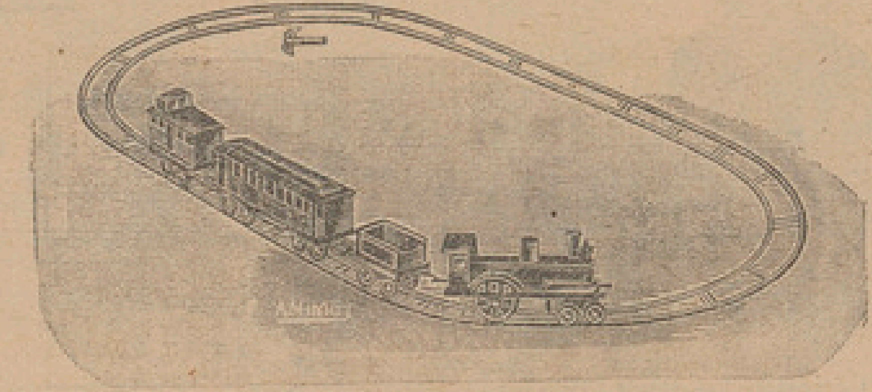
Poupée incassable, avec chevelure, bras et jambes articulés, haut. 0m,20. Prix : **2 fr. 95.**



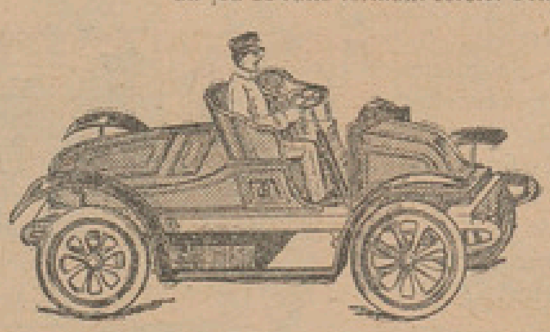
Baigneur en celluloïd, bras et jambes articulés, haut. 0m,10. Prix : **0 fr 85**



Le Cigare magique, vraiment stupéfiant, se fume sans être allumé; absolument inoffensif, hygiénique et d'un goût agréable. Prix du cigare et de son fume-cigare : **1 fr. 25.**



Train mécanique sur rails. Une locomotive, un tender, un wagon, un fourgon, un jeu de rails formant cercle. Prix : **3** francs.



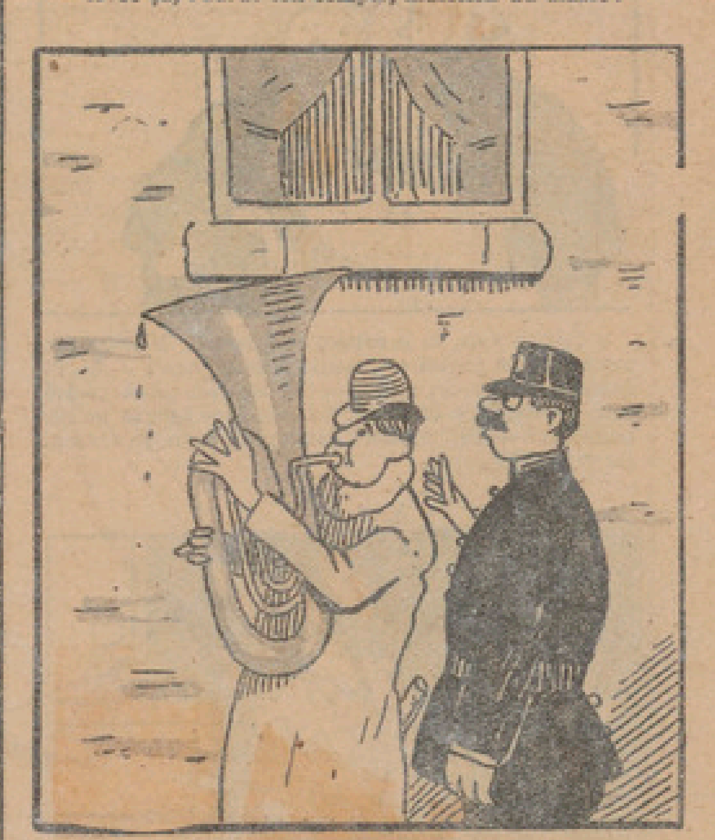
Auto course mécanique. se remonte, marche en ligne droite ou en cercle, long. 0m,18. Prix : **1 fr. 75.**

Demander gratis et franco notre catalogue complet d'ARTICLES RÉCLAME.

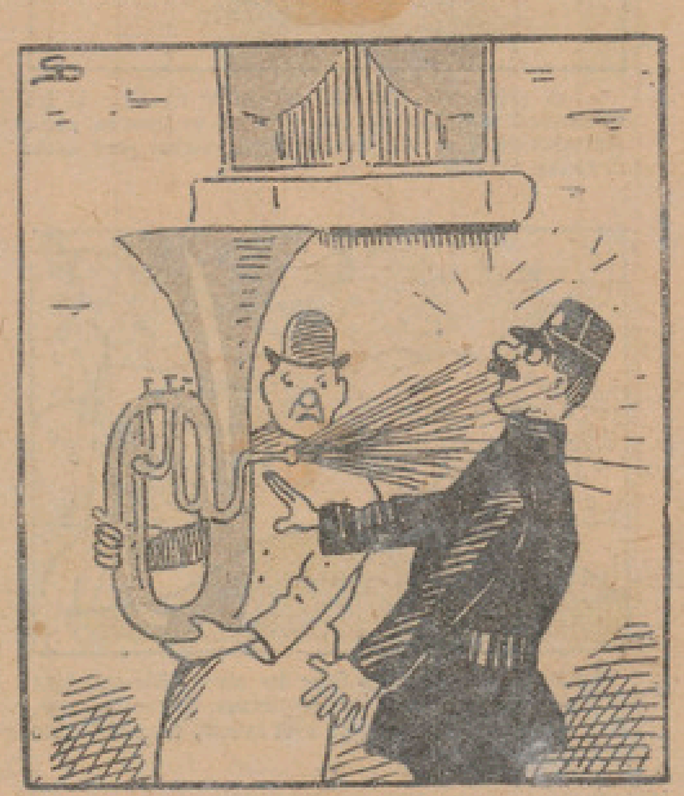
UNE DOUCHE INESPÉRÉE



— Avec ça, t'auras ton compte, musicien du diable !

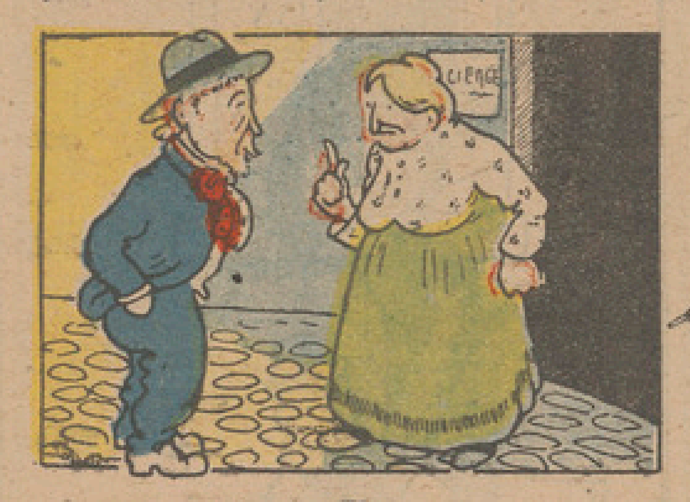


LE GARDIEN. — Que faites-vous là, monsieur ?



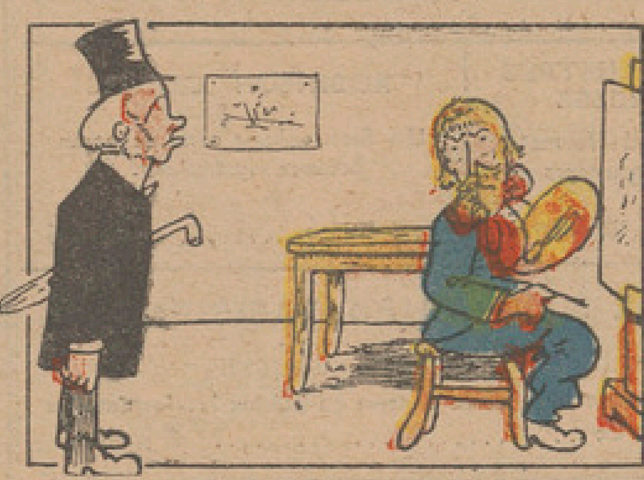
LE JOUEUR. — Vous voyez bien : je suis en train de jouer la valse : *Le Beau Danube bleu !*

MIROBOLANTE HISTOIRE D'ATHANASE GROVERT, ARTISTE PEINTRE *(Suite)*

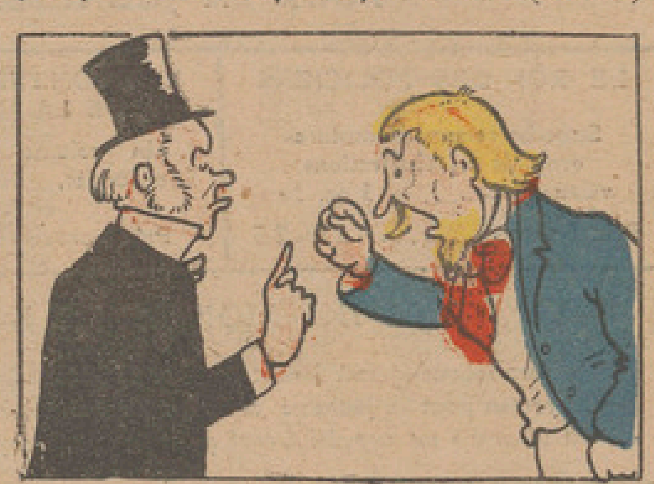


VI
UNE FORTUNE DANS UN HABIT...

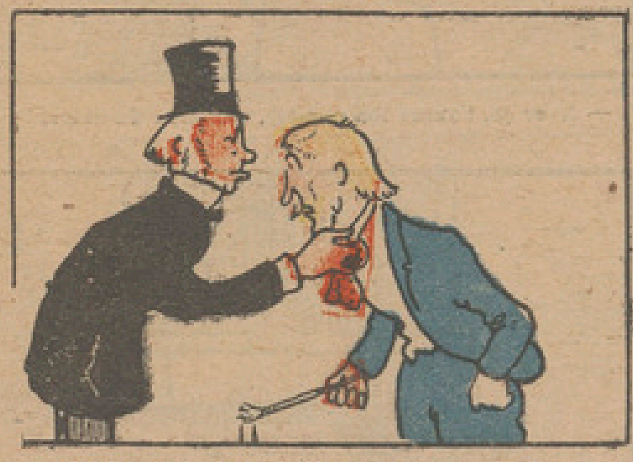
Quelques jours après la réception et la vente de l'habit puce, Athanase Grovert qui rentrait chez lui fut avisé qu'un monsieur vêtu de noir était venu le demander, qu'il désirait le voir pour une affaire le concernant et que d'ailleurs il allait revenir sous peu...



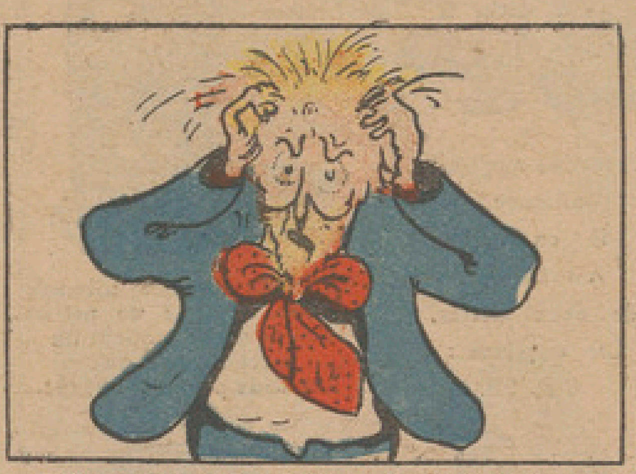
Athanase, en effet, était à peine rentré dans sa chambre que l'on frappa, et un vieux monsieur à favoris blancs entrait et se présentait : « Je suis le notaire qui vous a écrit pour le testament de votre oncle, et qui vous a fait parvenir le legs le plus rapidement possible... »



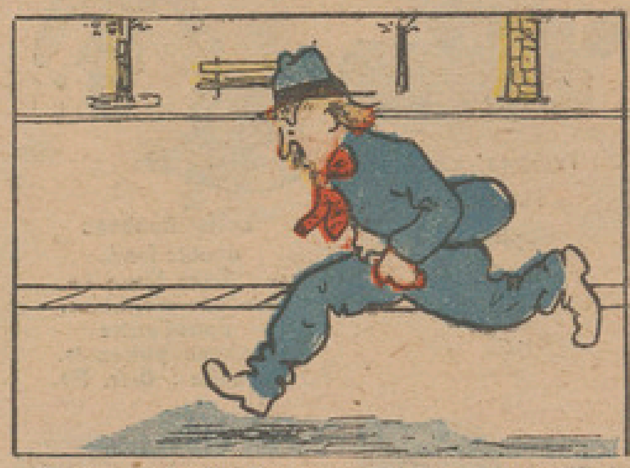
La colère empoigna Athanase et il allait faire un mauvais parti au notaire, quand celui-ci ajouta : « J'espère que vous êtes heureux, maintenant en possession de cette gentille fortune. — Elle est jolie, la fortune ! s'écria Athanase ; ne vous moquez pas davantage de moi, monsieur, sans cela je vous fais dégringoler les escaliers et rapidement... »



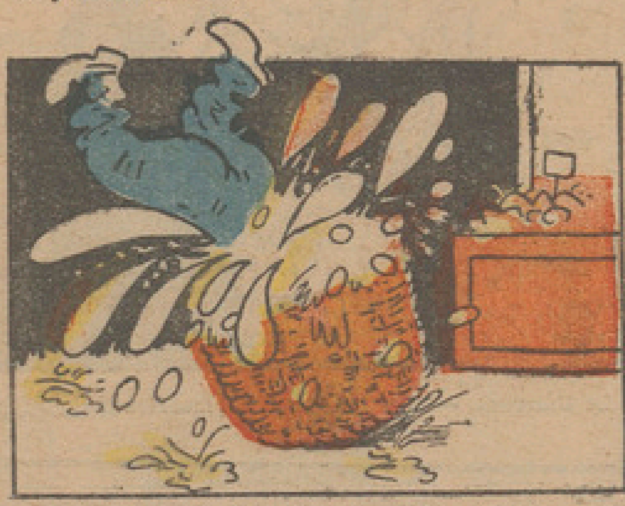
« Calmez-vous, fit le notaire et causons... N'avez-vous point reçu un paquet contenant un habit puce ? — Si, fit Athanase entre les dents. — N'avez-vous point trouvé dans la doublure de l'habit les billets de banque qu'elle contenait ? — Ah ! ça, non ! s'exclama le rapin en ouvrant des yeux étonnés... »



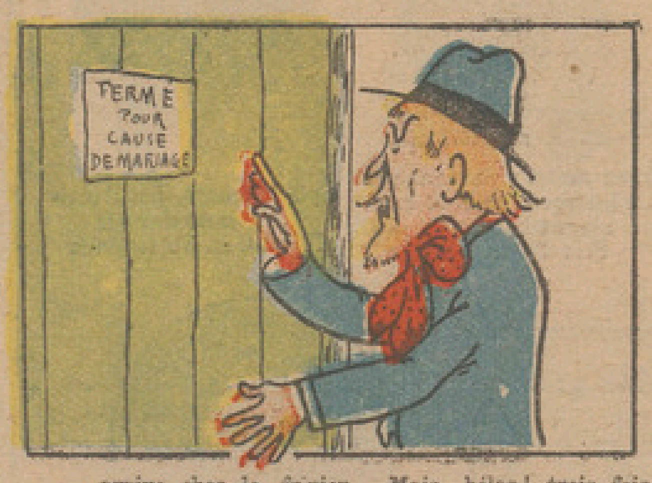
Et il apprit alors de la bouche même du notaire, que son oncle, vieil avare et maniaque, avait cousu, dans la doublure de l'habit puce, toute sa fortune en billets de banque, fortune s'élevant à deux cent mille francs... En entendant cela, Athanase eut une crise de désespoir terrible...



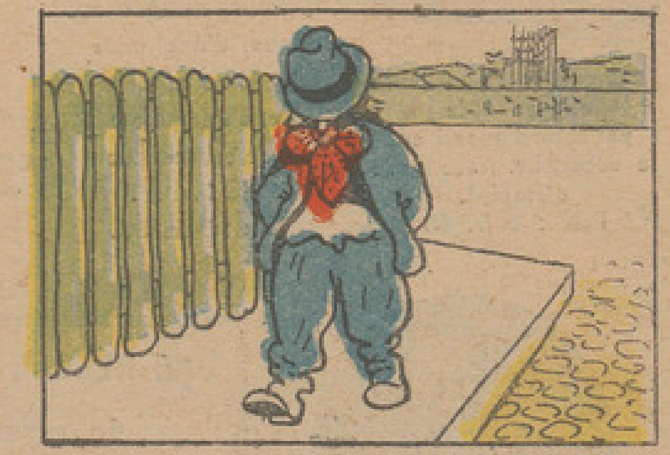
Et sans entendre d'autres explications, laissant là le notaire stupéfait il courut ventre à terre chez le fripier... Dans sa course affolée il lui arriva de bousculer pas mal de gens jusqu'au moment où, passant à toute vitesse devant chez un crémier, il glisse...



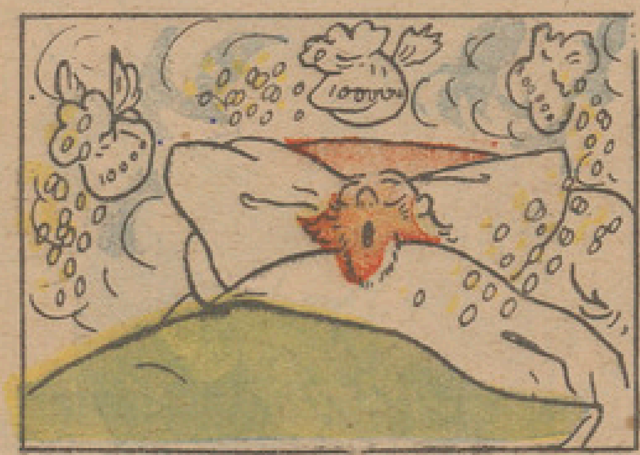
... et pique une tête dans un panier d'œufs... Il est retiré delà tant bien que mal... conduit au poste où, après être nettoyé, il se voit dresser procès-verbal pour excès de vitesse et enfin...



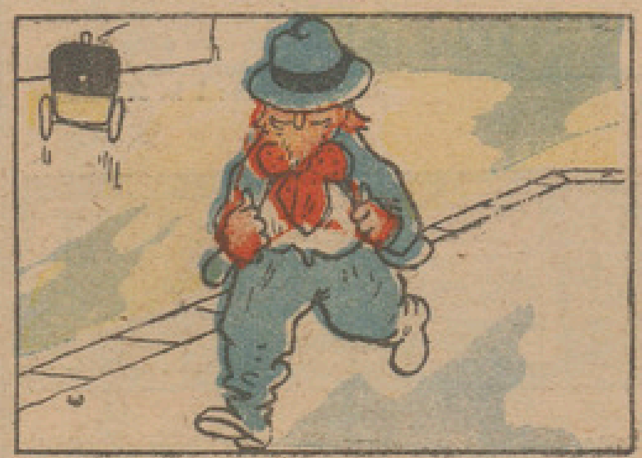
... arrive chez le fripier... Mais, hélas ! trois fois hélas ! la boutique était fermée et sur un panneau s'étalait une pancarte sur laquelle on lisait... *Fermé pour cause de mariage !*... La tête d'Athanase lisant la pancarte valait le voyage !...



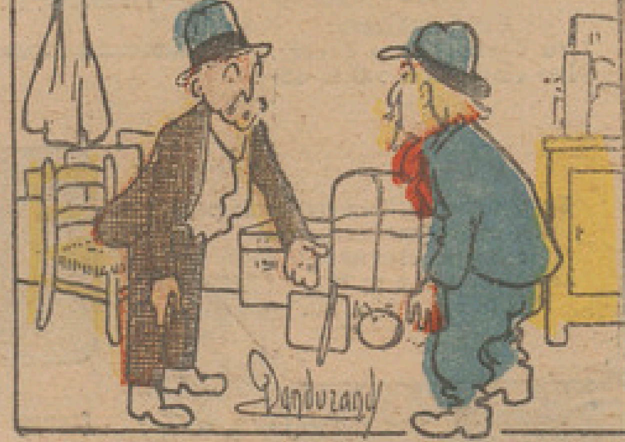
Le malheureux bohème revint chez lui navré complètement... Il conta ses malheurs à ses copains qui partagèrent largement son désespoir, puis enfin on se coucha en souhaitant que la nuit ne fût pas trop longue...



Après une nuit passée à faire des rêves délicieux, dans lesquels Athanase voyait de l'or partout, de l'or toujours, il se leva de bon matin, vers neuf heures, et courut chez le fripier...



Cette fois-ci, il modéra son allure et arriva sans encombre chez le marchand d'habits... Là il demanda son habit puce... D'abord l'homme ne se rappela point mais enfin, en rassemblant ses souvenirs, il parvint à trouver que l'habit avait été vendu...



Vendu ! Décidément le mauvais sort avait été jeté sur cet habit... « Mais à qui l'avez-vous vendu ? » Sur les insistances d'Athanase, le fripier en regardant sur ses livres vit que l'habit avait été vendu à M. Huntel...

(A suivre.)

Sceaux. — Imp. Charaire. *Le Gérant :* Emile Beuve.